

FACULTÉ LIBRE
DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

QUELQUES REMARQUES
SUR LES
ÉCOLES DE PORT-ROYAL

*« La principale fin de l'éducation est
« de sauver les enfants en nous
« sauvant nous-mêmes avec eux.*

« DE SACL. »



THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 17 NOVEMBRE 1911

PAR

HENRY CH. PERRIER



PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRESSION

21, Rue Ganneron

1911

QUELQUES REMARQUES
SUR LES
ÉCOLES DE PORT-ROYAL



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ LIBRE
DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

QUELQUES REMARQUES
SUR LES
ÉCOLES DE PORT-ROYAL

*« La principale fin de l'éducation est
« de sauver les enfants en nous
« sauvant nous-mêmes avec eux.*

« DE SACL. »



THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE 17 NOVEMBRE 1911

PAR

HENRY CH. PERRIER



PARIS
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRESSION
21, Rue Ganneron

1911

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Président de la Soutenance :

M. BONET-MAURY.

Examineurs :

MM. BONET-MAURY

R. ALLIER

J. MONNIER

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les
opinions particulières du candidat

LISTE DES OUVRAGES LUS OU CONSULTÉS

- ROGER ASHAM : *The schole master*. Londres, 1570.
Voir aussi l'édition avec préface de J.-E.-B. MAYER. Londres, 1884.
- LANCELOT : *Le Jardin des Racines grecques* mises en vers français. Paris, 1654.
- ARNAULD et NICOLE : *La Logique ou l'Art de penser*, contenant outre les règles communes plusieurs observations à former le jugement. Paris, 1662.
- GUYOT (TH.) : *Billets que Cicéron a écrit tant à ses amis communs qu'à Atticus son ami particulier*, avec une *Méthode* en forme de préface pour conduire un escholier dans les lettres humaines. Paris, 1668.
- NICOLE (P.) : *Essais de Morale* contenus en plusieurs traités sur plusieurs devoirs importants. Voir surtout Liv. II : *Traité de l'éducation d'un prince*. Paris, 1671.
- COUSTEL (P.) : *Traité de l'éducation des enfants*. Paris, 1687.
- (ANONYME) : *Constitutions du Monastère de Port-Royal* suivies du règlement pour les enfants. Paris, 1722.
- CLÉMENT (D.) : *Histoire générale de Port-Royal* depuis la réforme de cette Abbaye jusqu'à son entière destruction. Amsterdam, 1735.
- DU FOSSÉ (P. TH.) : *Mémoires* (abrégés en 1 vol.). Utrecht, 1739.
- Recueil de plusieurs pièces* pour servir à l'histoire de Port-Royal ou supplément aux *Mémoires* de MM. LANCELOT, FONTAINE et DU FOSSÉ. Utrecht, 1740.
- (ANONYME) : *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal* (l'exemplaire de la bibliothèque de Versailles est attribué sans preuve aucune à Du Fossé). Utrecht, 1742.
- LECLERC : *Vies intéressantes et édifiantes des Religieuses de Port-Royal*. Utrecht, 1750.
- BESOIGNE : *Histoire de Port-Royal*. Cologne, 1752.
- FONTAINE : *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*. Cologne, 1753.
- (ANONYME) : *Histoire des persécutions des Religieuses de Port-Royal écrite par elles-mêmes*. Villefranche, 1753.
- (ANONYME) : *Mémoires pour servir à l'Histoire de Port-Royal* contenant :
1° Une relation de la vie et des vertus de quelques-unes des filles de la Mère Angélique, au nombre desquelles ont été sa mère et ses sœurs qui sont mortes à Port-Royal ;
2° Une histoire de l'origine des pénitents et solitaires de Port-Royal ;
3° Une défense de M. Nicole dans sa discussion avec Arnauld.
Utrecht, 1754.
- RACINE (J.) : *Histoire abrégée de Port-Royal*. Paris, 1767.
- ARNAULD : *Œuvres complètes*. Voir surtout, t. XLI, le règlement des études. Paris, 1775.
- SAINTE-BEUVE : *Port-Royal*. Surtout tomes III et IV, livre IV. Paris, 1859.
- VERIN (J.) : *Etude sur Lancelot*. Thèse soutenue à la Faculté des Lettres de Paris, 1859.

CADET (F.) : *L'éducation à Port-Royal*. Paris, Hachette, 1887.

CARRÉ (I.) : *Les Pédagogues de Port-Royal*. Paris, Delagrave, 1887.

COUSIN (V.) : *Jacqueline Pascal*. Paris, Perrin, 1894.

MONLAUR (M.-R.) : *Angélique Arnauld*. Paris, Plon, 1904.

HALLAYS (ANDRÉ) : *Le Pèlerinage de Port-Royal*. Paris, Perrin, 1909.

ARTICLES DE :

CARRÉ (I.) : De la *Revue Pédagogique*.

REVILLE (A.) : Dans la *Revue des Deux Mondes*.

BUISSON (F.) : *Dictionnaire Pédagogique*.

COMPAYRÉ : *Histoire de la Pédagogie*. Paris, Delaplane.

DUBOIS (J.) : *Le problème pédagogique*. Paris, Alcan, 1911.

BINET (ALF.) : *Les Idées modernes sur les enfants*. Flammarion, 1910.

Cours de M. le professeur W. MONOD : *La Cure d'âme au XX^e siècle*.

— J. MONNIER : *Psychologie Religieuse*.

(Cours faits en 1910-11 à la Faculté de Théologie)

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE
DU FONDATEUR
DE L'ŒUVRE DES TROIS SEMAINES
LE PASTEUR TH. LORRIAUX
CES PAGES SONT HUMBLEMENT DÉDIÉES

PRÉFACE

Appelé depuis longtemps à nous occuper des enfants, les sujets de pédagogie ont attiré plus spécialement notre attention.

Dans le vaste champ de l'histoire pédagogique, un effort nous a semblé plus particulièrement intéressant, c'est celui de Port-Royal. Ces solitaires, ces abbesses, un peu sévères en leurs nobles renoncements ont eu au plus haut point l'amour de l'enfance. Voyant dans chaque âme une forteresse à gagner à Jésus, ils ont jugé qu'il est nécessaire d'entourer d'une atmosphère chrétienne les premiers pas de l'enfance. Ils ont voulu, au sein d'une génération mondaine et perverse, en fonder une autre plus virile et plus apte à la vraie vie.

Nous aussi, notre tâche sera, dans l'Afrique païenne de semer lentement pour les moissons futures. Comment n'aurions-nous pas été attiré vers ces belles figures des Ports-Royalistes ?

Qu'il nous soit permis ici d'apporter l'hommage de notre reconnaissance très respectueuse à tous ceux qui nous ont aidés de leur science et de leurs conseils. S'il y avait quelque chose de bon dans ces pages c'est à eux qu'en reviendrait l'honneur.

Peut-être aussi qu'à la lecture de ces pages trop hâtivement rédigées à la suite de circonstances indépendantes de notre volonté, quelque personne se sentira portée à étudier le sujet que nous n'avons fait qu'effleurer. Ce serait la plus belle récompense de nos efforts.

19 Août 1911.

INTRODUCTION

Les Petites Ecoles de Port-Royal n'ont eu qu'une durée très éphémère ; elles ne furent jamais plus de quelques années au même endroit. Toujours pourchassées par les Jésuites, même dans leurs meilleurs moments elles n'eurent pas plus d'une cinquantaine d'élèves à la fois (1). Et pourtant, malgré tout, elles méritent une place d'honneur dans la pédagogie, par la valeur des maîtres qui y enseignèrent, par le sérieux avec lequel on s'occupait des enfants, surtout par l'excellence des méthodes d'éducation, et par les ouvrages dans lesquels les théories de leurs pédagogues furent publiées.

Pourquoi, ce titre de *Petites Ecoles* fut-il choisi de préférence à tout autre ? La question n'a jamais été tirée bien au clair et nous sommes réduits à des hypothèses. Généralement les petites écoles étaient des établissements où l'on enseignait seulement à lire, à écrire et à compter, quelque chose dans le genre de nos écoles primaires.

Mais les *Petites Ecoles de Port-Royal* furent en réalité tout autre chose. L'enseignement qu'on y donnait pouvait avantageusement rivaliser avec celui des collèges du temps (2). Sainte-Beuve a émis l'hypothèse que ce titre avait été choisi pour ne pas effaroucher la susceptibilité des Jésuites, grands maîtres de l'enseignement en France, à cette époque. C'était une manière modeste de signifier qu'on ne prétendait pas faire concurrence aux collèges de l'Université, mais en quelque sorte y préparer... il est vrai que les élèves, une fois entrés dans le régime d'études de Port-Royal, se passaient fort bien ensuite des collèges ; mais on ne l'affichait pas (3). Si tel était le but, on a bien mal réussi, car, dès l'origine, les écoles de Port-Royal furent victimes de persécutions et de calomnies de tous genres. De plus, Sainte-Beuve a beau dire qu'on n'affichait pas ce que l'on y faisait, il suffisait d'interroger un des élèves pour se rendre compte qu'on ne les préparait pas du tout à

(1) SAINTE-BEUVE : *Histoire de Port-Royal*, Paris 1888, t. III, liv. IV, p. 478, en a établi soigneusement le calcul. Le nombre n'est malheureusement qu'approximatif, parce que nous ignorons combien il y avait d'endroits où se tenaient des écoles d'influence janséniste.

(2) Et même avec ceux de notre époque. Sauf pour les sciences, un élève qui aurait reçu l'instruction supposée par le règlement des études d'Arnauld, passerait aisément son baccalauréat ès-lettres.

(3) SAINTE-BEUVE, *op. cit.*, t. III, liv. IV, p. 470, note 1.

entrer dans les collèges, et les Jésuites savaient trop combien les hommes de Port-Royal étaient éloignés de vouloir leur confier les enfants dont ils avaient commencé l'éducation pour se persuader que telle était leur intention.

Quoique la plupart des auteurs se soient rattachés à l'explication de Sainte-Beuve, nous nous permettrons d'en hasarder une autre qui, si elle n'est appuyée par aucun texte précis, l'est par le sens général de tous les documents que nous avons pu consulter. N'est-ce pas plutôt dans le petit nombre d'élèves qu'il faut chercher l'origine de ce nom ? Jamais M. de Saint-Cyran ne voulait qu'un maître fût responsable de plus de six enfants. Cette hypothèse expliquerait aussi pourquoi le nom de *Petites Ecoles* ne fut jamais appliqué, à Port-Royal, aux écoles de filles qui étaient réellement des écoles primaires, mais où de nombreux enfants étaient admis, et fut réservé exclusivement aux écoles de garçons qui n'étaient pas du tout des établissements primaires, mais où le petit nombre fut toujours la règle (1).

Quoi qu'il en soit, ce nom ne fut adopté que longtemps après l'origine de ces établissements.

On ne le trouve guère appliqué qu'à partir de 1646, où les écoles reçurent une véritable organisation. Mais les premiers efforts de Saint-Cyran, les *Petites Ecoles* proprement dites, et même, après la destruction, les restes qui sous forme de préceptorats subsistèrent en différents endroits, procèdent tellement d'un même esprit, celui dont leur fondateur était animé, que nous comprendrons sous le nom de pédagogie des *Petites Ecoles* tout l'effort tenté depuis 1637, date où Saint-Cyran commença à grouper des enfants, jusqu'à la complète disparition des établissements animés de son esprit.

Mais il est une autre branche de l'activité pédagogique de l'abbaye de Port-Royal, que nous ne pouvons négliger sans risquer d'être par trop incomplets, ce sont les *écoles de Petites Filles*.

Au point de vue de leur histoire, de leurs programmes, elles diffèrent beaucoup des écoles de garçons. Mais au point de vue pédagogique, la similitude de pensée, de but, de méthode est telle que nous pourrions aussi nous documenter dans leurs Règlements, au même titre que dans ceux des *Petites Ecoles* proprement dites.

1. M. CARRÉ allie les deux hypothèses dans son ouvrage *les Pédagogues de Port-Royal*, Paris 1887, p. 3.

CHAPITRE PREMIER

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

I. Influence de Saint-Cyran. — II. Fondation et historique des Petites Ecoles. — III. Les écoles de petites filles.

I. — INFLUENCE DE SAINT-CYRAN.

Port-Royal est le nom d'une abbaye située dans la vallée de Chevreuse. Une énergique abbesse, la mère Angélique Arnauld (1), avec une ténacité remarquable, réussit, vers le commencement du xvii^e siècle, à y rétablir la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur. Vers 1626, le monastère fut abandonné, et toute la communauté vint s'établir à Paris, où elle prit le nom de Port-Royal de Paris. Dès 1620, la mère Angélique avait été mise en relation avec Duvergier de Hauranne, plus connu sous le nom d'abbé de Saint-Cyran.

1635.— Mais en 1635, un fait capital se produisit duquel toutes les destinées ultérieures du monastère vont découler : l'illustre abbé accepta, après bien des hésitations (2), sur la demande instante de la mère Angélique, où il crut voir le doigt de Dieu, de confesser régulièrement les religieuses de la communauté.

Rôle théologique et historique de Saint-Cyran. — Désormais Saint-Cyran, tout imbu des idées théologiques de son ami Jansénius, évêque d'Ypres, transforma le monastère en une citadelle du jansénisme : jusqu'aux plus humbles converses, tous épousèrent sa querelle contre les Jésuites, et, dans cette guerre acharnée, les femmes ne furent pas les moins courageuses.

Mais la communauté supporta les contre-coups de la lutte et,

(1) Cf. *Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, p. 3 et suivantes.

(2) BESOIGNE : *Histoire de Port-Royal*, t. III, p. 366.

finalemeut vaincue, malgré la science, le talent, l'indomptable courage de ses obstinés défenseurs, fut condamnée à disparaître.

On peut donc bien compter cette année 1635 comme une des plus importantes dans l'histoire de cette abbaye.

Le rôle de Saint-Cyran ne se borna pas à lancer Port-Royal dans la tourmente de l'âpre lutte qui devait l'emporter, il fut aussi le créateur des Petites Ecoles.

II. — FONDATION ET HISTOIRE DES PETITES ECOLES DE PORT-ROYAL.

Influence pédagogique de Saint-Cyran. — Saint-Cyran fut toujours très préoccupé de l'éducation des enfants. Sa doctrine de la grâce l'y portait. Mais ce n'est pas seulement pour des raisons théologiques qu'il créa les Petites Ecoles, c'est aussi et peut-être surtout par tendresse d'âme, par vocation spéciale.

Dans bien des conversations avec un de ses amis, M. Bignon, avocat général, dont il était le confesseur, Saint-Cyran avait exposé ses idées sur la meilleure manière d'élever les enfants. Celui-ci lui demanda instamment de se charger des siens. « On dut aux sollicitations de cet illustre magistrat l'établissement des Petites Ecoles. M. de Saint-Cyran l'avait souvent entretenu de ses vues pour l'éducation chrétienne des enfants et M. Bignon, après l'avoir longtemps pressé d'en venir à l'exécution, exigea comme un tribut qui était dû à leur amitié mutuelle, que le saint abbé se chargeât de faire élever chrétiennement Jérôme et Thiérri Bignon, ses fils. Ce fut à leur occasion que les Petites Ecoles furent commencées au dehors de Port-Royal, par MM. Lancelot et Saci, pendant que l'on élevait au dedans du monastère leur sœur Marie Bignon » (1).

1637. — Ceci se passait en 1637.

Bientôt Antoine Le Maître, et son frère M. de Séricourt s'étant retirés à l'abbaye comme « solitaires », M. de Saint-Cyran les chargea de s'occuper des enfants.

1638. — Dès 1638, le nombre des élèves se montait à douze.

Arrestation de Saint-Cyran. — A ce moment, Saint-Cyran est arrêté sur l'ordre de Richelieu, qui voyait peut-être en lui

(1) Cf. *Supplément au Nécrologe*, p. 398.

un futur Calvin ou un futur Luther, pour avoir pris la défense de l'*Augustinus*, ouvrage que son ami Jansénius venait de publier (1).

Première translation. — Jusqu'alors les Petites Ecoles étaient à Paris. Lorsque M. Le Maître et M. de Séricourt s'étaient retirés du monde, leur mère leur avait fait construire, près de l'abbaye de Paris, un petit pavillon (2). C'est là que maîtres et élèves avaient été logés. Mais, après l'arrestation de Saint-Cyran, tous les motifs semblèrent bons pour sévir contre ses disciples. L'archevêque de Paris fit savoir à M. Singlin, devenu le confesseur des religieuses (3), « qu'il n'était pas convenable que des jeunes gens fussent ainsi domiciliés dans les dehors d'un monastère de filles » (4).

Le pauvre M. Singlin eut beau s'appuyer sur des faits, démontrer qu'il n'y avait jamais de rapports d'aucune sorte entre les religieuses et les solitaires ou leurs élèves, qu'ils ne se rencontraient même pas au parloir, ni aux messes et autres services, l'archevêque persista dans son dire, et il fallut chercher un autre asile. Le monastère de Port-Royal des Champs, abandonné par les religieuses, reçut les écoles en 1639. Peut-être même M. Le Maître et M. de Séricourt y étaient-ils déjà depuis 1638 (5).

Quoi qu'il en soit, les élèves ne restèrent pas longtemps dans ce nouvel asile. La persécution vint les atteindre, et il fallut les disperser pour laisser l'orage se dissiper (6).

(1) BESOIGNE, *op. cit.* t. III, p. 514.

(2) *Histoire de l'origine des pénitents et des solitaires*, p. 3.

(3) Il n'en prit le titre qu'après la mort de Saint-Cyran.

(4) BESOIGNE, *op. cit.*, t. III, liv. II, p. 515.

(5) Les auteurs ne sont pas d'accord sur la date de cette translation. On lit dans l'*Histoire de l'origine des pénitents et des solitaires*, à la date de 1638, que « l'ennemi perpétuel de la pénitence les troubla (les solitaires) dans leur retraite et les obligea à quitter Paris » ; et un peu plus loin (p. 10) : « Ils ont obtenu la permission de M. de Paris (pour suivre le bréviaire de Cluny) dès qu'ils vinrent pour la première fois aux champs, à savoir en 1639. » M. Carré, dans son livre les *Pédagogues de Port-Royal*, place cette translation en 1639. Sainte-Beuve n'en dit rien. Quelle que soit l'autorité de M. Carré, 1639 nous semble bien improbable à cause de ce qui suivit. Il serait bien difficile de placer entre janvier et août 1639, où nous trouvons les Ecoles définitivement installées, le départ de Paris après les pourparlers qui durent prendre un certain temps, la première installation, une dispersion dont nous ne savons pas la durée, mais dont Du Fossé dit qu'elle dura plusieurs mois, enfin un second retour qui permet aux Ecoles d'être en plein fonctionnement en août.

(6) Ce fut la tactique constante des directeurs des Ecoles : les disperser en différents lieux pour les mieux dissimuler, et, après la bourrasque, les rassembler à nouveau.

Après quelques mois, les élèves purent rentrer au monastère des Champs.

Le succès de cet enseignement fut très grand, et, si les directeurs l'avaient voulu, il est probable qu'ils auraient eu bientôt de nombreux enfants. Mais la sévérité des conditions d'admission, la règle absolue qui permettait aux maîtres de ne recevoir que ceux qu'ils voulaient, règle qui fut toujours observée, ne permirent pas une grande extension (1).

1638-1646. — Ce fut une période florissante et à peu près tranquille (2) ; les écoles se développèrent normalement, mais elles gardaient toujours le caractère de petits préceptorats.

Retour à Paris, 1646-1656. — Le monastère de Paris ne pouvait plus contenir toutes les religieuses ; de plus, les anciennes regrettaient toujours leur chère maison des Champs. La mère Angélique décida d'y ramener la moitié des religieuses.

Le monastère fut réparé et très agrandi. Pour ne pas donner prise aux mêmes calomnies qu'en 1638, les élèves et leurs maîtres furent obligés de déménager encore une fois.

Un ami de Port-Royal, un certain M. Lambert, offrit une maison qu'il possédait dans le cul-de-sac de la rue Saint-Dominique-d'Enfer.

Les écoles s'y installèrent à la fin de 1646 ou dans les premiers mois de 1647. C'est là que cet établissement fut organisé de telle sorte qu'il mérita vraiment le nom d'écoles. Il y eut quatre chambres, habitées chacune par six élèves (3). Quatre maîtres leur donnaient l'instruction : Lancelot, Coustel, Guyot et Nicole (4).

Un jeune ecclésiastique, M. Wallon de Beaupuis, se chargea de la direction de l'intendance. M. Singlin, devenu confesseur en titre du monastère de Port-Royal de Paris, s'occupait de leur instruction religieuse. C'est aussi lui dont on allait le dimanche entendre les sermons à la chapelle du monastère (5).

(1) L'*Histoire des pénitents et des solitaires* compte dix élèves en 1640.

(2) Au moment de la publication du livre *De la fréquente communion* en 1643, il y eut cependant encore une dispersion. Voir Du Fossé, *Mémoires*, p. 58 et 60 : ... « On dispersa les élèves pour laisser passer l'orage. Ville-neuve, mes deux frères et moi vinrent alors au Chesnai, près Versailles... peu après, nous rentrâmes tous à Port-Royal. »

(3) Six élèves, c'était le nombre fixé par Saint-Cyran lui-même.

(4) Du Fossé, *Mémoires*, p. 92.

(5) On voit encore cette chapelle. L'emplacement du monastère se trouvait à l'endroit qui forme l'angle de la rue Saint-Jacques et du boulevard de Port-Royal.

Malheureusement nous sommes mal documentés sur la manière dont fonctionnaient ces écoles (1).

Paris était, déjà à cette époque, le lieu où tout se sait. Si, à Port-Royal des Champs, les écoles avaient trouvé une tranquillité relative, il n'en fut pas de même à la rue Saint-Dominique-d'Enfer ; à peine installées, elles furent atteintes par des calomnies de tout genre. On voit, par une lettre de la mère Angélique adressée à la reine de Pologne, jusqu'à quels mensonges les Jésuites sont descendus pour ruiner la réputation croissante de leurs rivaux. « On a fait croire à la Reine « que, dans une maison de M. des Touches, qu'il a achetée « au Faubourg Saint-Marceau... il y avoit quarante hommes « qu'on nourrissoit dans l'hérésie. De plus, on lui a dit d'une « autre maison où l'on a retiré les petits enfans qui étoient « à Port-Royal des Champs, au nombre de onze, avec cinq « fort bons jeunes hommes qui les instruisoient... que c'étoit « une Communauté, qu'ils ne sortoient point, qu'ils étoient « habillés tous d'une couleur, qu'ils avoient une chapelle, et « qu'on les appeloit les Petits Frères de la Grâce. Pour remé- « dier à ces prétendus désordres, on a envoyé M. le Lieutenant « civil visiter les deux maisons. Il a été très surpris de trouver « faux tout ce que l'on avoit rapporté, et il a dit à ces mes- « sieurs qu'ils avoient des ennemis qui en faisoient bien ac- « croire. »

Du Fossé répond éloquemment à ces accusations dans ses *Mémoires*, mais son ouvrage ne parut qu'en 1697, et il est fort probable que les ennemis qui « en faisoient bien accroire » ne se donnaient pas la peine de lire les réfutations de ce qu'ils savaient pertinemment être des mensonges inventés par eux.

C'est une question difficile à élucider, que de savoir pourquoi les Jésuites ont tant poursuivi de leur haine cet établissement des Petites Ecoles. Pour les solitaires, ils veulent être « les seuls en ce qui se fait de bien dans ce genre » et cette raison leur suffit pour expliquer toutes les persécutions qu'elles eurent à subir ; les Jésuites, maîtres de l'instruction en France, et par là des consciences, auraient craint de voir les écoles rivales se développer et leur faire tort. S'il y a un peu de cette crainte dans leurs fureurs, il semble plutôt que la vraie raison fût ailleurs.

(1) Chaque maître avait-il entièrement la charge d'une chambre, y compris l'instruction, ou bien chacun d'eux n'enseignait-il que sa spécialité ? Probablement les deux à la fois, comme dans les écoles anglaises, où le maître responsable d'une maison, donne des leçons à tous les élèves de l'école.

Les Jésuites comprenaient fort bien que ces écoles étaient des foyers de Jansénisme. Du Fossé a beau affirmer qu'il n'en était rien, les élèves de Port-Royal étaient tous Jansénistes. Ils avaient tout naturellement épousé la querelle de leurs maîtres, et il n'y avait nul besoin de leur enseigner les théories sur la Grâce, pour qu'ils les connussent. Ils les respiraient tout autour d'eux dans l'atmosphère de lutte continuelle. Or, le Jansénisme était, avec sa morale austère, le vrai ennemi des Jésuites, et c'est lui qu'ils craignaient bien plus que la rivalité d'écoles si peu nombreuses (1).

La lutte se prolongea avec des alternatives diverses, mais les ennemis furent les plus forts, et il fallut encore une fois quitter Paris, où les écoles étaient trop en vue.

On divisa cette fois définitivement l'établissement, pour mieux se préserver des coups. Les écoliers furent répartis en trois groupes. L'un, et probablement ce furent les plus avancés des élèves qui le composèrent, vint s'installer aux Granges, dans les dépendances du monastère de Port-Royal des Champs. Un autre, le plus nombreux, fut recueilli au Chesnai, près de Versailles (2). On reconstitua là une maison semblable à celle de Paris, divisée en quatre chambres, M. Wallon de Beaupuis continua d'en assurer l'intendance. Le troisième groupe fut mis aux Trous, près de Chevreuse, dans un château appartenant à M. de Bagnols (3).

Malgré cette dispersion, ce fut la belle époque des Petites

(1) Même maintenant, cette haine pour tout ce qui est janséniste se trouve encore chez eux. Dans son livre *l'Education à Port-Royal*, Paris 1887, M. Cadet cite un article d'une feuille paroissiale, d'inspiration jésuitique, qui est caractéristique : le Catalogue mensuel de l'œuvre pontificale, dont le siège est à Langres, publia en avril et mai 1885, une liste des ouvrages qu'il est bon de détruire, Trente-trois livres sont mentionnés, parmi lesquels ceux d'Arnauld, de Nicole, de Pascal, de Sacy, de Saint-Cyran. Une note explique que les jansénistes, qui ont fait tant de mal autrefois, ronflent paisibles sur les rayons des bibliothèques, et que le moment est favorable pour mettre la main dessus et les fourrer tout d'un coup dans le même sac. « Tout commentaire me semble inutile », ajoute M. Cadet (Cf. *l'Educ. à P.-R.*, p. 69, note 2). Nous n'avons pu vérifier cette citation.

Mais fallait-il que les coups fussent rudement portés pour que, plus de deux siècles après, les jésuites aient encore besoin de se défendre !

(2) Où quelques élèves avaient déjà été recueillis au moment de la tempête soulevée par le livre de la *Fréquente Communion* (Cf. Du Fossé, *Mémoires*, p. 58 et 60.)

(3) Ce sont les trois groupes principaux. D'autres encore existèrent sans doute, mais, ou bien ils disparurent très rapidement, ou bien leur histoire ne nous est pas connue. Ce furent, d'ailleurs, plutôt de simples précepto-

Ecoles. C'est pendant ces années-là qu'elles eurent le plus d'élèves et, malgré les persécutions, il semble bien que les études furent tout aussi bien organisées qu'à Paris.

1656. — Une nouvelle tempête contre Port-Royal sévit alors : la condamnation d'Arnauld en Sorbonne (1), l'apparition des premières *Provinciales* redoublèrent la fureur des adversaires. Les Jésuites firent décider par le roi, le 6 mars 1656, la dispersion des solitaires et des élèves.

Mais, est-ce par quelque ami bien en cour, ou par quelque intuition, les solitaires surent ce qui se tramait contre eux. Ils prévinrent le coup, et, quand le lieutenant d'Aubray arriva, porteur d'instructions sévères, ils avaient dispersé les élèves et il ne trouva plus personne aux Granges et aux Trous, M. de Bagnols lui présenta ses enfants et quelques « amis » qu'il faisait élever avec eux. Le lieutenant civil ne put que s'incliner..

Au Chesnai, les élèves furent aussi congédiés, mais M. de Beaupuis en garda quelques-uns ; il n'était pas homme à s'effrayer pour si peu. Au bout de quelque temps, il reforma son troupeau, sans s'inquiéter des décrets.

Il en fut de même aux Trous et aux Granges ; quelque temps après cette visite les enfants étaient tous revenus. Il y eut même dans un château du duc de Luynes, à Vaumurier, et à Paris, rue des Postes, deux nouveaux groupes.

Mais le lien était rompu et les groupes vivaient indépendants les uns des autres.

1661. — Les ennemis ne laissèrent pas ces restes tranquilles. Même ces vestiges sans organisation d'ensemble les troublaient dans leur quiétude. En mars 1661, d'Aubray revint avec des instructions plus sévères encore que les premières, et cette fois les appliqua dans toute leur rigueur (2). Aux Granges, il ne trouva encore personne, mais prit des dispositions pour que cette fois un tel état de chose persistât. Il dispersa les enfants

raits que des écoles ; exemple : le groupe de Magny, dirigé par M. Relard, curé de cette paroisse et tout dévoué à Port-Royal.

Il y eut aussi, il est vrai, une école à Sevrans, près de Livry, dirigée par un certain abbé de Flesselles. Mais, d'après ce que nous raconte Du Fossé, cet homme pieux et savant était trop généreux et pas assez économe, ce qui l'obligea rapidement à disperser son école.

Du FOSSÉ, *Mémoires*, p. 48, et LANCELOT, *Mémoires*, t. II, p. 497. Cf. aussi SAINTE-BEUVE, t. III, liv. IV, p. 479.

(1) Cf. Du FOSSÉ, *Mémoires*, ch. XVI.

(2) On l'avait accusé d'avoir favorisé les Jansénistes. Cf. GAILLY DE TAURINES, *Père et fille* (Paris, Hachette 1909), p. 126.

qu'il trouva aux Trous et au Chesnai. Ce fut la fin des Ecoles.

Mais des hommes pénétrés de l'esprit de Port-Royal continuèrent à élever des enfants comme précepteurs, et c'est ainsi que, jusqu'à la Révolution, on peut relever de-ci ou de-là des éducations faites par des Jansénistes, dans la même forme et avec les mêmes méthodes que dans les Petites Ecoles.

Nous avons trouvé à ce sujet des pages bien intéressantes dans le livre récent de M. André Hallays, intitulé : le *Pèlerinage de Port-Royal*, qui montre combien l'esprit du Jansénisme avait profondément marqué, puisque, en 1887, on trouve encore à Paris une école dont, presque sans discontinuer, l'histoire s'est poursuivie depuis 1709.

A cette date, un ecclésiastique, Charles Tabourin, fonda à Paris une école pour les enfants pauvres. C'était un des fervents Jansénistes du XVIII^e siècle, exilé pour en avoir appelé de la Bulle *Unigenitus* ; il confia son école à un ami, prêtre lui-même, Adrien Polherie, et un véritable institut fut formé qu'on appelait « les frères Tabourin ». On envoya des maîtres en province, et, au moment où commence la Révolution, la popularité de cet enseignement était telle qu'on réclamait partout de ces frères semi-laïques. Ils eurent trente-deux écoles et six ou sept mille écoliers.

« En moins de vingt ans, les écoles du faubourg Saint-Antoine (où elles étaient installées) avaient tellement adouci et policé les mœurs que ce quartier n'était plus reconnaissable. M. Herault, lieutenant de police, disait que la police de ce faubourg lui coûtait trente mille francs de moins par an qu'à ses prédécesseurs, et qu'il n'en voyait pas d'autre raison que l'établissement de ces écoles. »

Fermées le 9 thermidor de l'an II (27 juillet 1794), elles furent réouvertes en 1802, dans le quartier Saint-Jacques ; elles furent autorisées par ordonnance royale en 1820.

La société qui les dirigeait eut des annexes à Troyes, Auxerre, Pithiviers, Etampes.

Un certain M. Silvy lui donna à Saint-Lambert, près de Port-Royal, une maison où, après que cette société fut dissoute, se reforma une école qui seule garda le caractère premier. Les autres établissements devinrent, d'écoles pour les pauvres qu'ils étaient, pensionnats bourgeois. M. de Silvy mourut en 1887 (1).

(1) André HALLAYS : *Le Pèlerinage de Port-Royal*, Paris 1910, ch. ix, Saint-Lambert, p. 204 et suivantes.

Ce que M. Hallays fit pour cette école, pourrait sans doute être fait pour d'autres groupes, surtout en Hollande (1). Le manque de documents et de temps ne nous a pas permis ce travail.

On voit toutefois par ce travail que tout ne fut pas perdu par la destruction de 1660, et que les Jansénistes continuèrent leur œuvre, non seulement par les ouvrages qu'ils laissèrent, mais aussi par des écoles animées, en partie tout au moins, de l'esprit du premier fondateur.

III. — LES ÉCOLES DE PETITES FILLES

Jusqu'au xvii^e siècle, l'instruction des femmes fut des plus négligée (2).

Il y eut bien de tout temps, et surtout à partir du xv^e siècle, des femmes lettrées, et à première vue cela peut faire illusion.

C'est ainsi qu'en Italie, plusieurs femmes eurent au xv^e siècle un véritable renom.

Telle Olympia Morata qui, à quinze ans, écrivait en latin et en grec et faisait en public de longues conférences (3).

Peu après il en fut de même en France, et bien des noms de femmes lettrées sont restés célèbres : Anne de Bretagne, Marguerite d'Anjou, Erasme et Vivès alors font dans leurs ouvrages une place à l'éducation féminine.

Mais tout ce brillant n'arrive pas à cacher la profonde ignorance du temps où, excepté à Paris, les neuf dixièmes des femmes signaient d'une croix ; les femmes lettrées étaient des aristocrates et furent toujours l'exception. En Allemagne pourtant, dès Luther, on se préoccupa de l'éducation des petites filles ; mais en France, soit à cause des idées moins arrêtées de Calvin sur le sujet, soit surtout à cause des circonstances, défavorables, la Réforme n'eut pas la même influence.

Au xvii^e siècle, au contraire, la question de l'éducation des femmes fut traitée très sérieusement. La plupart des auteurs s'en occupèrent et l'on trouve dans bien des écrits du temps leur opinion sur le problème tant agité alors, et dont Molière se fait l'écho : une femme en sait-elle assez « quand la capacité

(1) Où l'influence des Jansénistes fut très considérable. Voir les articles de A. Réville, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

(2) ROUSSELOT : *Histoire de l'éducation des femmes*, t. I, p. 158 et suivantes.

(3) ROUSSELOT, *ibid.*, p. 161.

de son esprit se hausse à connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse » ?

Le rôle social de la femme est très grand alors, et son horizon s'est élargi tout à coup. La Renaissance lui a rappelé son rôle de mère (1), et les salons littéraires, dont la précieuse ne fut que le fruit tardif et mal venu, lui donnaient aussi une place très considérable dans la vie intellectuelle.

Mais, en fait, le degré d'instruction des femmes reste très peu élevé.

Des ordres, comme les Ursulines, se créent avec le but exclusif d'enseigner les petites filles ; mais quand on lit, dans les lettres de M^{me} de Maintenon, les critiques qu'elle adresse à ces ordres enseignants (2), on est obligé de conclure qu'ils ne firent pas grand effort pour rehausser le niveau intellectuel des femmes.

Pourtant, penser à l'éducation des petites filles était une innovation et lorsqu'on lit que, de 1628, date de sa fondation, jusqu'en 1657, le monastère des Ursulines de St-Denis avait vu passer plus de quatre mille élèves (3), on ne peut s'empêcher de penser qu'il y avait un sérieux progrès sur les âges précédents.

Port-Royal ne se distingue guère des efforts contemporains pour ce qui est de l'instruction des filles. Leurs programmes ne furent jamais bien élevés. Mais le sérieux, joint à une méthode d'éducation excellente, met toutefois cette abbaye à part.

On y refusait de se charger des enfants pour un an ou deux seulement. « Cela ne suffit pas pour les former dans les bonnes mœurs et selon les règles du christianisme » ; et on exigeait des parents qu'ils se soumissent à cette condition : « offrir leurs filles à Dieu dans l'indifférence, pour être religieuse ou du monde selon qu'il plaira à Dieu d'en disposer ». On les prenait dès l'âge de trois ou quatre ans et on les gardait jusqu'à seize et même dix-sept ou dix-huit ans.

C'était dans le couvent même, et non dans les dépendances (comme pour les écoles de garçons), que l'on gardait les petites filles.

Elles étaient beaucoup plus enfermées que leurs frères et

(1) Cf. ERASME, *Traité du mariage chrétien*.

(2) Elle écrit par exemple dans une lettre à M^{me} Brunon, la première supérieure de Saint-Cyr : « Les Ursulines sont les plus sottes créatures que j'aie jamais vues » ; et un mois plus tard : « Je suis bien scandalisée de l'ignorance de nos filles (les religieuses quelle employait) et assurément vos saintes sont bien incapables. » (*Lettres historiques*, t. I, p. 10 et 12.

(3) Voir ROUSSELOT, *op. cit.*, t. II, p. 333.

jouissaient de moins de liberté encore. Leurs programmes d'études étaient très peu étendus ; nous ne possédons que de rares détails sur ce que leurs maîtresses leur enseignaient. Mais Jacqueline Pascal nous a laissé le Règlement pour les enfants, à la demande de M. Singlin, qui voulait savoir ce que l'on faisait dans ces écoles ; et, par le nombre d'heures consacrées aux dévotions, on voit qu'il en restait fort peu pour les études. D'ailleurs nous avons quelques phrases bien significatives qui donnent à réfléchir sur le développement intellectuel des élèves. Voici deux échantillons pris dans les Entretiens et conférences de la mère Angélique : «... ce discours, qui paraissait si admirable et qui fut si inutile, montre que toutes les sciences humaines ne sont que vanité, et qu'elles nuisent plus souvent qu'elles ne servent, parce qu'elles enflent l'esprit » ; et l'autre, un peu plus loin dans le même ouvrage : « Réjouissez-vous, « dit-elle à ses filles, vous pauvres et ignorantes, sans livres, « sans lectures, sans entretiens relevés... le Fils de Dieu lui-même évangélisera votre cœur : ne craignez pas de manquer « d'instruction. »

Les sœurs, d'ailleurs, prenaient l'enseignement comme une corvée (1). Mais l'éducation, par contre, est excellente ; tout ce que nous dirons plus loin à ce sujet s'appliquera également aux petites écoles et aux écoles de filles.

La marque distinctive de ces écoles de filles, c'est l'austérité ; les garçons étaient moins portés à copier l'ascétisme de leurs maîtres ; les filles, au contraire, vivant dans le monastère, en sentaient plus les atteintes.

En lisant le *Règlement de Jacqueline Pascal*, si admirable par bien des côtés, on croit voir passer dans les couloirs de l'école l'austère figure de la mère Angélique Arnauld, un peu dure en sa sévère tournure d'abbesse réformatrice, et l'on voit sous son regard bon, mais d'une bonté si loin du monde, qu'il en semble un peu rigide et froid, les enfants cesser leurs rires, baisser la tête et chercher aux replis les plus cachés de leur mémoire et de leur conscience, si elles n'ont pas encore quelques fautes à confesser ou quelque désir d'une austérité nouvelle à demander en récompense de leur zèle.

Une histoire des écoles de filles offrirait peu d'intérêt ; elles suivirent le monastère dans ses déplacements. Elles commencèrent sans doute un peu avant celles de garçons (2). La pre-

(1) Du Fossé, *Mémoires*, p. 177.

(2) *Supplément au Nécrologe*.

mière dispersion ne les atteignit guère, et en 1656 elles étaient en pleine floraison. En 1660-61, à la ruine des Petites Ecoles de garçons, elles furent aussi détruites (1).

Lorsque, vers 1669, le monastère eut un peu plus de tranquillité, les élèves commencèrent à revenir : « Toute la communauté a eu de la joie du retour de ces petites colombes qui ont apporté la branche d'olive en rouvrant la porte qui était fermée », écrit la mère Agnès le 5 mai 1669.

Pendant une dizaine d'années encore elles subsistèrent, puis en 1679 une nouvelle persécution les fit entièrement fermer.

(1) Voir Cf. GAULLY DE TAURINES, *Père et fille*, qui résume très bien les événements.

CHAPITRE II

MAÎTRES ET PÉDAGOGUES DE PORT-ROYAL

I. Remarques. — II. Saint-Cyran. — III. De Sacy. — IV. Lancelot. — V. Nicole. — VI. Jacqueline Pascal. — VII. Conclusion.

I. — REMARQUES

1^{re} *Remarque*. — Le nom de maître appliqué aux hommes qui s'occupèrent des Petites Ecoles n'est pas très exact, parce qu'il éveille en nous des notions trop précises. Le maître est essentiellement pour nous l'homme qui reçoit un salaire pour enseigner, qui en fait sa profession. Nous verrons que les solitaires furent plus et mieux que cela.

Le nom de pédagogue leur convient davantage, mais encore faut-il bien distinguer : ce ne sont pas des théoriciens préoccupés de méthodes ; ce sont surtout des hommes de pratique qui, par amour pour les enfants, par désir de les élever chrétiennement, ont accepté d'enseigner ; puis, à cause même de la charité qui les remplissait, de leur désir de mieux faire, en sont venus à transformer radicalement les méthodes d'alors et à mériter le titre de pédagogues (1).

2^e *Remarque*. — Une biographie, un portrait même à peine esquissé, des principaux pédagogues de Port-Royal nous entraîneraient bien au delà des limites de cette étude. Nous nous bornerons donc à un examen rapide des chefs de cette pédagogie, ne mentionnant que ceux qui représentent pour nous des types : *Saint-Cyran*, le fondateur et l'inspirateur de tout l'établissement ; *De Sacy*, le maître, mais surtout le confesseur, le directeur de conscience des enfants ; *Lancelot*, le « maître es-

(1) On pourrait nous opposer que c'est justement là le sens étymologique du mot pédagogue. Mais il n'en est pas moins vrai qu'en réalité ce mot évoque chez nous de tout autres idées.

sentiel », le seul dont la vie fut consacrée exclusivement aux écoles tant qu'elles durèrent ; *Nicole*, le grand moraliste, et *Jacqueline Pascal*, l'auteur du *Règlement pour les Petites Filles*.

Surtout nous nous efforcerons de caractériser l'esprit de ces pédagogues, tous dévoués, qui, à l'heure actuelle, après tant d'années écoulées, tant de persécutions et de révolutions, restent, malgré quelques ombres regrettables, si lumineux, si attirants, — même, et c'est là leur triomphe, pour ceux qui les étudient d'un point de vue antireligieux.

II. — SAINT-CYRAN

C'est toujours à Saint-Cyran qu'il faut remonter lorsqu'il s'agit des Petites Ecoles. Comme nous l'avons vu en être le fondateur, il fut aussi le principal inspirateur de toute leur pédagogie. C'est pourquoi, en l'étudiant, nous aurons non seulement les origines de cette pédagogie, mais aussi, comme M. de Sacy adopta exactement les principes de son maître, et M. Arnault les reprit en les modifiant un peu, nous aurons l'esprit de toute cette pédagogie.

Saint-Cyran nous est connu par ses lettres et par les mémoires que deux de ses continuateurs ont rédigés à son sujet (1).

Quelque différents que soient les jugements portés sur Saint-Cyran, suivant la nature d'esprit des critiques, ou le point de vue auquel on le regarde, tous les auteurs sont unanimes à reconnaître en lui une belle âme et un grand caractère. C'est un bel éloge, mais qui ne peint pas tout l'homme. C'est surtout par sa piété chaude, colorée, vivante et par l'ardeur de sa charité qu'il nous paraît le plus attrayant. Cet homme fut un grand et âpre batailleur à la parole tranchante, dure parfois ; il imprègne tout Port-Royal d'une rigidité qui éloigne un peu à première vue ; mais il était en même temps une âme pleine d'amour ardent, de la charité la plus authentiquement chrétienne, surtout lorsqu'il s'agit des enfants. Il oublie alors toutes ses discussions, ses querelles de théologie ; il nous semble, en lisant les paroles si pleines de bonté que ses amis ont conservées, que nous voyons son regard austère briller d'un éclat plus doux comme si, soudain, le feu de la lutte, qui si souvent l'animaient, avait fait place aux feux de l'amour.

(1) *Mémoires* de FONTAINE et de LANCELOT.

Ses idées sur l'éducation. — Pour lui l'éducation se présente sous un double aspect. C'est un devoir tout d'abord. Tout chrétien doit se préoccuper, au milieu du siècle corrompu, dans la mesure de ses forces et des dons qu'il a reçus, de l'éducation des enfants.

Cette préoccupation, il l'a eue lui-même au plus haut degré. Il rêvait, dit-il à M. Le Maître, d'envoyer vers les frontières recueillir quelques petits enfants orphelins « qui n'eussent ni père ni mère, pour les nourrir en mon abbaye » (1).

Il considérait comme une joie de s'inquiéter des plus petits détails... : « Je vous fais ce détail pour vous montrer combien j'aime les enfants, disait-il ; ma dévotion, au bois de Vincennes (2), était de me charger d'enfants encore à la mamelle, de payer les nourrices, de leur faire acheter des chemises et autres linges » (3).

C'était plus pour lui qu'un devoir ; il se sentait si plein d'amour pour ces petits êtres qu'il considérait comme une vocation de s'occuper d'eux. « Je vous avoue, disait-il à Fontaine, que ce serait ma dévotion de pouvoir servir les enfants » (4).

Dans sa prison, non seulement il payait les nourrices de petits enfants, mais il en trouva plusieurs auxquels il donnait lui-même l'instruction.

Quoique fort maltraité par le lieutenant du château, il se chargea volontiers de l'éducation de ses deux enfants ; il en joignit même un troisième, fils d'une veuve fort pauvre, et il « l'aimait autant que s'il eût été le sien propre » (5). Et, pour les reposer des leçons que le bon abbé ne devait pourtant pas faire trop pénibles, il jouait avec eux à quelques jeux que permettait l'étroit espace où il était enfermé (6). « Je sais bien, dit-il, que la plupart des gens du monde se moqueraient de moi. Mais qu'ils s'en moquent, pourvu que vous, ô mon Dieu, ne vous en moquiez pas. »

Le deuxième aspect de l'éducation, c'était « qu'il la considérait comme fort propre à porter à la pénitence ». Pour ceux qui touchés de la grâce, voulaient faire réparation de toutes leurs fautes passées, il ne pouvait offrir un meilleur exercice de pa-

(1) Cf. FONTAINE, *Mémoires*, t. II, p. 85-86.

(2) Ce que Saint-Cyran appelle le bois de Vincennes, c'est le fort dans lequel il fut enfermé et traité assez durement par son geôlier.

(3) FONTAINE, *op. cit.*, t. II, p. 86.

(4) FONTAINE, *op. cit.*, t. II, p. 82.

(5) FONTAINE, *op. cit.*, t. II, p. 83.

(6) LANCELOT, *Mémoires*, t. II, p. 330.

tience et de charité que de s'occuper intimement des enfants. Aussi, il employait à l'éducation tous ceux qui se mettaient sous sa direction. Cette idée d'une pénitence agréable à Dieu revient très souvent dans ses déclarations. « Vous ne *sauriez mériter plus de Dieu* qu'en travaillant pour bien élever des enfants » (1), disait-il à M. Le Maître ; et toujours dans le même entretien, il racontait qu'il « avait envoyé un enfant à M. le Chambrier à Saint-Cyran... je lui dis que s'il le recevait en cette qualité (d'enfant de Dieu) et qu'il veillât sur lui, Dieu le bénirait lui-même et lui donnerait la grâce *de se bien renouveler* » (2) ; et encore : « Quand il n'y aurait que l'expiation des années mal passées, il me semble qu'on ne saurait *faire une pénitence plus parfaite et plus agréable à Dieu* » (3).

C'est ce double courant : amour ardent des enfants, volonté de faire d'eux des chrétiens, d'un côté, désir de se perfectionner en travaillant à leur éducation de l'autre, qui fit la valeur de la pédagogie de Port-Royal, en lui donnant le sérieux, le tragique même d'un combat, où les lutteurs ne cherchent aucune gloire terrestre. C'est dans l'âme de Saint-Cyran qu'en est la source.

M. de Saint-Cyran mourut avant que les écoles existassent vraiment comme établissement, mais il avait enflammé de son zèle tous les illustres pénitents dont il était le confesseur ; il avait, avec cette autorité qui lui était particulière, façonné leur mentalité sur le modèle de la sienne et l'œuvre continua dans le même esprit.

Au point de vue pédagogique, malgré son étroitesse extrême qui lui faisait dire, par exemple, aux enfants qu'il trouvait en train de lire Virgile : « Voyez-vous, cet auteur, il s'est damné en écrivant ces vers ; » malgré qu'il ait trop sacrifié l'instruction à l'éducation morale, il reste un novateur en pédagogie. Au lieu d'un métier, il voit une vocation ; à la place d'une tâche laissée à des gens plus mal considérés que des valets, une tâche aussi noble que celle du prêtre ; au lieu de la routine de métier, un amour, avec lequel ses successeurs vont transformer toutes les vieilles méthodes.

Lorsque l'on se représente un Saint-Cyran jouant dans sa prison avec les enfants, on ne peut s'empêcher de l'admirer et de l'aimer.

(1) FONTAINE, *Mémoires*, t. II, p. 81.

(2) FONTAINE, *id.*, p. 83.

(3) FONTAINE, *id.*, p. 87. C'est nous qui soulignons dans tous ces passages.

III. — LE MAISTRE DE SACI (ISAAC).

C'est le pédagogue dont les idées se rapprochent le plus de celles du fondateur.

C'est de lui que nous avons cette belle pensée qui pourrait tout aussi bien être signée de Saint-Cyran : la principale fin de l'éducation, c'est de sauver les enfants en nous sauvant nous-mêmes avec eux. C'est, résumée en une belle sentence, toute la théorie de Saint-Cyran sur le double but de l'éducation.

Le Maistre (Louis Isaac), frère cadet du célèbre avocat Le Maistre (Antoine), est plus connu sous le nom de de Saci ; c'est un anagramme, comme on aimait alors à en faire, de son prénom Isaac. Il fut bientôt plus connu sous son pseudonyme que sous son vrai nom ; ses ouvrages en sont signés, et c'est vraiment comme « M. de Saci », qu'il a passé à la postérité. Après d'excellentes études de théologie dirigées par M. de Saint-Cyran, il fut ordonné prêtre par M. de Singlin, en 1650. Il se rendit à Port-Royal des Champs, qui était habité de nouveau depuis deux ans, comme confesseur des religieuses.

Arrêté avec Fontaine, qui lui servait de secrétaire, il fut mis, en 1666, à la Bastille ; il n'en sortit qu'en 1668 et resta errant jusqu'à sa mort, survenue en 1684.

L'œuvre capitale de sa vie fut la traduction et l'explication de la Bible.

Dès le moment où il s'était mis dans la direction de M. de Saint-Cyran, celui-ci lui avait confié quelques enfants. C'est ainsi qu'il dut se charger de ses deux jeunes frères, dont le peu d'avancement impatientait parfois M. Le Maistre, son frère aîné, mais « qui trouvaient toujours un support dans M. de Saci » (1).

Mais c'est surtout de 1650 à 1660 qu'il eut à s'occuper des Petites Ecoles, alors en pleine prospérité. « Il avait, dit Fontaine, toujours senti quelque pente pour servir les enfants » (2).

Il s'employa surtout pour eux, en dirigeant leurs maîtres de ses conseils, en les maintenant sans cesse dans les principes mêmes de M. de Saint-Cyran, et en traduisant à l'usage des élèves quelques livres anciens, qu'il rendit « honnêtes avec

(1) Cité par M. CARRÉ, *op. cit.*, p. 54. Cf. FONTAINE, t. I, p. 358 et suivantes.

(2) FONTAINE, *Mémoires*, t. II, p. 388.

très peu de changements ». Dès 1645, il avait donné successivement : les fables de Phèdre et trois comédies de Térence.

C'était aussi le poète de Port-Royal ; il avait une très grande facilité à rimer. Aussi composa-t-il de bien mauvais vers, intitulés *Les Enlumineures*, parodie d'un pamphlet des Jésuites, qu'ils avaient appelé l'*Almanach*. Mais il appliqua aussi sa facilité à versifier au service des enfants, et cela valut mieux. C'est lui qui eut la plus grande part dans la versification de l'ouvrage de Lancelot : le *Jardin des Racines grecques* (1).

Nous le connaissons surtout par Fontaine, son secrétaire, qui partagea ses deux ans d'emprisonnement à la Bastille, et qui lui fit une large place dans ses *Mémoires*.

Il nous le montre un peu malicieux, mais si charitable, si patient, que c'est à lui que l'on confiait les enfants dont personne ne pouvait rien faire.

C'est lui qui mettait la paix entre les solitaires et, grâce à lui, bien des conflits furent évités. Fontaine nous narre à ce sujet une piquante anecdote : On lui demanda une fin de vers pour le mot « fumier » (en grec *DEISA*). M. de Saci répondit immédiatement en souriant : « Aux Champs a vogue... » Pour bien comprendre tout le sel de cette réponse, il faut savoir que de grandes discussions étaient survenues entre les solitaires à propos de cette matière, rare à Port-Royal des Champs. L'un en voulait pour ses blés, l'autre pour ses arbres fruitiers, un troisième pour ses légumes, et la discussion s'envenimait chaque jour davantage. Par ce trait « charitablement malicieux », il rétablit la paix entre les solitaires en les faisant rentrer en eux-mêmes (2).

Pour tout ce qui touchait à la pédagogie, il fut le vrai successeur de Saint-Cyran, et c'est à lui que les autres maîtres en référaient dans toutes leurs difficultés. C'est à lui qu'ils font remonter la paternité de toutes leurs idées. On juge par là quelle dut être son importance dans la pédagogie des Petites Ecoles. Il est le chaînon entre Saint-Cyran et les maîtres qui eurent à organiser ces établissements.

On pourrait, point par point, comparer ses idées à celles de son maître.

« On m'avait donné le soin de quelques enfants, dit Fontaine. et, comme M. de Saci avait toujours senti quelque pente à les servir, aussi bien que M. de Saint-Cyran, il me voyait fort vo-

(1) BESOIGNE, *Hist. de Port-Royal*, t. IV, liv. VI, p. 427.

(2) FONTAINE, *Mémoires*, t. III, p. 68.

lontiers... il me disait que, s'il était libre de disposer de son temps, il voudrait, de tout son cœur, en mettre à cela une partie et être le principal directeur de ces petites âmes, dans lesquelles il faut quelquefois plus combattre l'ennemi que dans les plus grandes. Il croyait qu'il n'y avait pas d'occupation pareille à celle-là, ni plus digne d'un chrétien, quand on le faisait par pure charité... Il me recommandait souvent de n'être pas trop exact, et de ne m'inquiéter pas trop... qu'il fallait se contenter de les préserver des fautes principales, fermant les yeux aux autres » (1).

Il voulait aussi qu'on se mit au niveau des enfants pour mieux les élever jusqu'à soi ensuite : « On ne peut connaître, disait-il, ces petites âmes, qu'en s'accommodant à elles et en se proportionnant à leurs dispositions » (2).

« Il n'avait, dit M. Carré (3), ni l'ardeur militaire d'un Arnauld, ni la force inventive de Pascal ; mais plus d'une fois sa fermeté dut contribuer à maintenir l'accord parmi ces hommes que ne retenait aucun vœu et qui n'étaient liés que par leur libre volonté. C'est Saint-Cyran, moins son amour de la lutte, moins cette autorité qui s'impose et qui tranche ».

Un seul trait pour finir et bien montrer sa belle âme. Quand il sortit de la Bastille après ses deux ans de captivité, il profita de son amitié avec Le Tellier, qui depuis fut chancelier, pour le supplier « de s'employer auprès du roi pour obtenir de Sa Majesté que, de temps en temps, des personnes, de la fidélité desquelles on ne pourrait douter, allassent à la Bastille pour voir ce qui s'y passe, afin qu'on ne laissât pas, dans un oubli perpétuel, de pauvres gens qui y passent des années sans qu'on se souvienne seulement pour quelle cause ils y sont enfermés » (4). N'est-ce pas touchant ! N'avoir eu que cette requête à présenter après une dure captivité qui pouvait recommencer d'un jour à l'autre !

De Saci, c'est Port-Royal sauf ses aspérités ; c'est une des figures les plus sympathiques parmi les Pédagogues.

(1) FONTAINE, *Mémoires*, t. II, p. 387 et suivantes.

(2) LECLERC, *Vies intéressantes*, t. IV, p. 351.

(3) CARRÉ, *op. cit.*, p. 56.

(4) CADET, *op. cit.*, p. 14 ; LECLERC, *Vies intéressantes*, t. IV, p. 56.

IV. — LANCELOT.

Après la figure du fondateur et continuateur de Saint-Cyran, il nous faut tracer celle de Lancelot, celui que Sainte-Beuve a si heureusement baptisé le « maître essentiel » (1).

Tous les autres maîtres ne donnèrent qu'une partie de leur temps et de leurs efforts aux écoles ; lui s'y donna tout entier.

Après de bonnes études, Lancelot s'était trouvé comme « un homme qui, jeté sur île déserte, attend le vaisseau qui doit l'emporter » (2). Le vaisseau, ce fut Saint-Cyran, qu'il connut par un ami commun. Il le consulta avec confiance d'après ce qu'il avait entendu dire de lui ; et bientôt sa confiance se changea en admiration, et, de simple consultant, il devint disciple, zélé. Saint-Cyran reconnut en lui un don spécial pour l'enseignement et lui confia aussitôt le soin de quelques enfants. Il vint s'installer à Port-Royal en mai 1638 (3) et désormais il suivit les écoles dans leur bonne et mauvaise fortune ; tantôt au monastère des Champs, tantôt à Paris, même à Saint-Cyran, où il dut se réfugier une année entière et où il menait la vie d'un moine, il ne cessa de s'occuper des enfants. Et, après la dispersion de 1660-61, il accepta la charge de précepteur des jeunes princes de Conti, à condition qu'on le laissât libre d'agir à sa guise. Tant que leur mère vécut, il put en effet diriger cette éducation dans l'esprit du Jansénisme ; mais, après la mort de cette princesse, il survint des discussions et Lancelot dut se retirer, parce qu'on trouvait qu'il donnait aux jeunes princes « trop d'éloignement pour le monde » (4).

Il revint alors à Saint-Cyran, où il s'était déjà réfugié une fois. Il y prit l'habit de bénédictin. Mais il n'avait pas dépouillé son ardeur janséniste et, à propos de quelques troubles qui survinrent dans ce monastère, il ne put s'empêcher de prendre parti avec une certaine violence. Cela lui valut l'exil à Quimperlé en 1680 ; il y resta jusqu'à sa mort, survenue quinze ans plus tard.

Ce modeste parmi les modestes, qui semble bien avoir refusé

(1) SAINTE-BEUVE, t. III, liv. IV, p. 558, et t. I, p. 413-441.

(2) LANCELOT, *Mémoires*, t. I, p.

(3) FONTAINE, *Mémoires*, t. IV, p. 272 et suivantes. Voir aussi VÉRIN, *Thèse sur Lancelot*, Introduction.

(4) BESOIGNE, *op. cit.*, t. V, liv. VIII, p. 69. Il refusait de les mener au théâtre ; ce fut l'origine de la discussion.

toute sa vie d'être élevé au sacerdoce (1), fut le pédagogue qui mit le plus en pratique les idées conçues par les autres. Il se distingua aussi par son amour pour les enfants ; c'est lui qui dit qu'on ne peut s'occuper d'eux que si on se sent à leur égard « une tendresse de père ».

Il fut maître, pédagogue, et auteur de plusieurs excellents ouvrages. M. Vérin dit de lui : « S'il partagea avec d'autres le mérite de la charité, qui fait comme le fond de l'éducation à Port-Royal, je crois volontiers qu'il fut le principal promoteur, quant aux innovations, dans les méthodes et dans l'enseignement (2). Disons plutôt qu'il fut celui qui mit le plus, non seulement par écrit, mais aussi en pratique, les innovations. On a de lui des *Méthodes* pour apprendre facilement les langues grecque, latine, italienne, espagnole ; le *Jardin des racines grecques*, auquel nous avons vu de Saci contribuer pour la versification, est aussi de lui ; il fut, en collaboration avec Arnauld, l'auteur de la *Grammaire générale*.

Il prétendait faire apprendre en six mois ce qu'il fallait trois ans pour savoir avec le *Despautère* ; dans une lettre, un ami écrit, avec une exagération d'admirateur, qu'avec la méthode de Port-Royal il n'y en a que pour quinze jours à savoir le latin :

« Dans son œuvre, on sent, dit M. Cadet (3), l'influence de Descartes et sa confiance intrépide en la raison ».

C'est son amour pour les enfants qui le porta à écrire ses ouvrages d'enseignement ; il disait lui-même, « l'amour fera trouver plus d'invention (au maître) pour servir utilement ses écoliers que tous les avis qu'on pourrait lui donner ».

« Le premier en France, il a compris ce que doivent être des ouvrages d'enseignement, en quelle langue ils veulent être écrits (en français, que Lancelot substitua partout au latin) et les qualités qui y sont requises : clarté, simplicité, ordre naturel, disposition rationnelle des matières, choix judicieux des

(1) Dom Clemencet affirme qu'il refusa toujours. BESOIGNE, t. V, liv. VIII, p. 69, suit cet avis. Fontaine, au contraire, dit qu'après un an de séjour à Saint-Cyran, il accepta. *Mémoires*, t. IV, p. 291.

Il est plus probable, étant donné le caractère de Lancelot, que la première affirmation est la vraie. Celui qui trouvait trop honorable, pour un homme aussi indigne que lui, d'être sacristain de la chapelle du couvent de Port-Royal, n'a pas dû accepter plus tard le sacerdoce.

Cf. aussi VERIN, p. 24.

(2) VERIN, *op. cit.*, p. 31. M. Vérin a un tort commun à bien des auteurs : il écrit sur Lancelot, et, avec un peu d'exagération s'efforce de faire de lui l'homme essentiel, parfois au dépens de la stricte exactitude.

(3) P. CADET, *l'Educ. à Port-Royal*, Introduction, p. 20.

exemples justes et courts, arrangements autant que possible favorables à la mémoire, absence de toute superfluité, une science discrète et qui ne descend pas aux détails plus curieux qu'utiles de l'érudition (1) ».

Lancelot fut vénéré, déjà de son vivant, à Quimperlé. S'il faut en croire la légende, il fut même honoré par le roi d'Angleterre qui, arrivant un soir à Kimperlé (*sic*), voulut l'avoir à table à côté de lui (2).

Il menait une vie si austère que le prieur du couvent lui-même, qui était aussi le directeur de conscience de Lancelot, profita de ce double titre à son obéissance pour le supplier de se nourrir un peu plus.

Il mourut le 15 avril 1695, à soixante-dix-huit ans. Ses habits furent partagés comme de précieuses reliques et les assistants s'empressèrent tant pour en avoir un morceau qu'on fut obligé de « vite clore le cercueil, afin de pouvoir finir la cérémonie de son enterrement » (3).

V. — NICOLE

Nicole fut mis en rapport avec les Jansénistes dès 1642. Il était alors étudiant en Sorbonne. Quand les Ecoles vinrent s'installer rue Saint-Dominique d'Enfer (1646), il fut chargé d'y enseigner les belles-lettres et la philosophie. Mais, tout en professant, il continuait aussi ses études de théologie et approfondissait ses connaissances en grec et en hébreu. Il renonça à passer ses grades de licencié et de docteur et fut toute sa vie un simple tonsuré.

Après la dispersion, Nicole suivit le groupe réfugié aux Granges et y continua ses leçons. C'est là qu'il fut pendant quelque temps le maître de Racine.

Quand l'école des Granges fut fermée, en 1656, il ne s'occupa probablement plus d'enseignement. Si sa pensée est conforme dans les grandes lignes à celle de Port-Royal, il ne fut pourtant jamais un vrai Janséniste.

(1) VERIN, Conclusion de sa *Thèse sur Lancelot*, p. 109. Cf. en effet surtout les préfaces des ouvrages de Lancelot, où l'on voit combien il mérite cet éloge, spécialement pour celle de la méthode grecque.

(2) Cf. CADET, *op. cit.*, note 1, p. 21.

(3) BESOGNE, *op. cit.*, t. V, liv. VIII, p. 71.

Il n'avait pas connu Saint-Cyran et se permit plusieurs fois de le critiquer. Il avait, nous dit-il lui-même, plus de respect que de goût pour M. de Sacy.

Il ne partageait pas les étroitesse des Jansénistes. Ses idées sur les lectures étaient, par exemple, beaucoup plus larges que celles des autres pédagogues. Il aimait à lire et avait lu « tout ce qu'il se peut imaginer », aussi bien les livres profanes que les livres les plus abstraits.

Il est assez difficile de le juger : c'est un timide. Presque toute sa vie il polémisa aux côtés d'Arnauld ; il défendit ardemment les idées des Jansénistes, mais on arrive parfois à se demander si ce n'est pas par crainte de leur déplaire (1). Il paraît à première vue un ardent batailleur, il n'était qu'un timoré, rêvant de vivre en paix avec tous les hommes. Il ne fut, dit Sainte-Beuve, « qu'un cousin germain très déferent des Port-Royalistes purs » (2).

Si l'on peut douter de ses idées sur la grâce, les documents ne laissent aucun doute quant à ses idées pédagogiques : c'est du Port-Royal pur.

Nous ne citerons de lui que la *Logique*, ouvrage qu'il fit en collaboration avec Arnauld, et ses *Essais de Morale*, parus en 1671. Ce sont, parmi le nombre très grand des ouvrages de Nicole, les seuls qui sont en rapport avec notre sujet.

Dans ses *Essais de Morale*, il exprime les mêmes idées que les Jansénistes sur l'homme damné dès son enfance. Il compare la vie à une chambre obscure où l'homme passe son temps à enfermer des serpents venimeux. Quand la mort viendra, ce sera comme la lumière éclairant brusquement la chambre, réveillant tous les reptiles endormis.

Au tome II de ses *Essais* se trouve un chapitre capital pour bien connaître ses idées pédagogiques : c'est le *Traité de l'Education d'un prince* (3). Ses vues sur l'instruction sont pleines de justesse, mais ses idées sur l'enseignement de la morale sont plus remarquables encore. Il veut que l'on enseigne toujours la morale aux enfants, non pas à des heures précises qui s'appellent « leçons », mais aussi bien dans le jeu, la conversation, les visites. Il faut, dit-il « quoique cette étude doive être la principale et la plus continuelle, que cela se fasse

(1) Cf. SAINTE-BEUVE, t. IV, liv. v, p. 480 et suivantes.

(2) *Ibid.*, p. 502.

(3) Nous lui ferons de nombreux emprunts au chapitre suivant, dans « les Méthodes d'Instruction ».

d'une manière si proportionnée à leur âge et à la qualité de leur esprit, que, non seulement ils n'en soient pas chargés mais même qu'ils ne s'en aperçoivent pas. Il faut tâcher qu'ils sachent toute la morale, sans savoir presque qu'il y ait une morale... » Or, dit-il, « il est facile de faire des discours de morale pendant une heure ; mais d'y rapporter toutes choses sans qu'un enfant s'en aperçoive ou s'en dégoûte, c'est ce qui demande une adresse qui se trouve en peu de personnes. »

Malgré son amour de la paix, Nicole, qui avait rompu avec Port-Royal, dans l'espoir d'échapper aux polémiques, se trouva encore engagé dans la querelle du *Quiétisme*. Il mourut en 1695, quinze mois après Arnauld.

Chacun des maîtres mériterait une mention spéciale ; mais, après avoir montré les types principaux, ceux aussi qui eurent la plus grande part dans la formation de la pédagogie de Port-Royal, nous nous bornerons à mentionner rapidement quelques-uns des autres. En réalité, les maîtres furent beaucoup plus nombreux encore qu'on ne le pense habituellement, car chacun des solitaires eut plus ou moins à s'occuper des enfants.

Antoine Le Maistre fut aussi un des pédagogues de la première heure et un des plus aimés de ses élèves. *Arnauld*, s'il n'eut pas, au milieu de toutes ses luttes, beaucoup de temps pour s'occuper d'eux, contribua du moins par ses écrits à l'éducation.

Pascal, peut-être, fut aussi maître pendant quelque temps (2) et l'on aime à se représenter le génie de Pascal enseignant au futur génie de Racine.

Mais, si chacun de ces hommes a eu sa part dans la pédagogie, ils furent emportés vers d'autres directions : Le Maistre est surtout le chef des solitaires ; Arnauld, l'avocat toujours sur la brèche pour la défense de ses amis ; Pascal est..... Pascal, l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées*.

Quelques noms encore qui reviennent fréquemment dans l'histoire des Petites Ecoles doivent être mentionnés.

M. Wallon de Beaupuis resta chargé de l'intendance jusqu'à la dispersion. Nous avons de lui un très intéressant « Règlement des études » (2).

(1) BESOIGNE, *op. cit.*, t. V, liv. VIII, p. 71.

(2) Très peu de temps en tout cas, car il fut presque aussitôt après son arrivée chargé des *Provinciales*.

(3) Publié en tête de sa vie et aussi dans le *Supplément au Nécrologe*.

Guyot ne nous est connu que par ses ouvrages ; on a surtout de lui des préfaces où il expose les méthodes de Port-Royal ; mais, comme plus tard il renia ses amis, il n'a aucune place dans les nécrologes et nous manquons de détails sur lui.

Coustel, dont le rôle est si effacé que rarement nous le voyons en scène, il écrivit, en un excellent français, un ouvrage intitulé *De l'Éducation des enfants* qui, bien que publié longtemps après la dispersion, est de pure inspiration janséniste.

Mais, avant de porter un jugement d'ensemble sur ces pédagogues, il est une figure qu'il nous faut encore dessiner rapidement, parce qu'elle incarne la maîtresse à Port-Royal : c'est Jacqueline Pascal, la sœur de Blaise Pascal.

VI. — JACQUELINE PASCAL, EN RELIGION, SŒUR SAINTE-EUPHÉMIE

Jacqueline Pascal était née à Clermont, le 5 octobre 1625. Dès qu'elle sut parler, elle donna de grandes marques d'esprit. A sept ans on lui enseigna à lire ; et elle avait pour cet exercice une grande aversion (1). Mais un jour, entendant sa sœur lire des vers, elle fut si frappée de la beauté de la cadence, qu'elle demanda à prendre ses leçons dans un livre de poésie et elle sut ainsi lire en fort peu de temps. Elle apprenait beaucoup par cœur et dès son enfance composa des vers excellents. A quinze ans, elle est fort admirée pour sa beauté et ses talents, mais toutes ces marques d'attention la laissent indifférente : elle préfère ses poupées.

En 1646, son père, blessé et condamné à l'inactivité, entra en contact avec quelques Jansénistes, et Blaise et Jacqueline voulurent connaître les livres qui permettaient à ces messieurs de parler avec tant d'édification.

En 1647, Jacqueline fut confirmée, et, dès cette époque, elle fut toute changée et commença à fort désirer d'être religieuse. Elle accompagna son frère Blaise, qui venait à Paris pour voir les médecins, et ils allèrent souvent ensemble entendre M. Singlin. Dès lors elle fut bien résolue à sortir du monde ;

(1) Elle dut s'en souvenir plus tard et elle fut la première à adopter la méthode de Pascal pour apprendre à lire rapidement.

mais son père, quoique gagné, hésitait encore, et ce n'est qu'en 1652 qu'elle fit profession, après s'être préparée par une vie exemplaire pendant les années qui précédèrent ; elle avait alors vingt-six ans (1).

Elle est surtout célèbre pour avoir résisté au moment de la signature du formulaire et déployé un courage héroïque. Mais elle finit par céder et donna sa signature ; puis, rongée de remords, elle mourut peu après, vraiment tuée par le chagrin que lui causa cette triste affaire, le 4 octobre 1661, âgée seulement de trente-deux ans (2).

Pour nous, elle nous intéresse au point de vue pédagogique comme auteur du Règlement pour les petites filles.

C'est le même amour de l'enfance, la même tendresse d'âme, la même vigilance que parmi les maîtres. Elle est bien issue de la même race, remplie du même esprit.

VII. — CONCLUSION SUR LES PÉDAGOGUES DE PORT-ROYAL.

Essayons maintenant de dégager la physionomie d'ensemble des maîtres de Port-Royal. C'est là surtout qu'il faut chercher, je le crois, l'endroit le plus vulnérable du système. C'est à cause d'eux que les Petites Ecoles furent si remarquables mais en même temps si fragiles, et c'est parce qu'elles ne pouvaient vivre dans l'intégrité de la pensée première de leur fondateur qu'avec de tels maîtres, qu'elles étaient condamnées à disparaître ou à se transformer, même si les Jésuites les avaient laissées subsister.

Ces maîtres étaient admirables, mais exceptionnels. Pour la plupart, ce sont des hommes de grande valeur, quelques-uns même de génie ; ils se sont formés dans le monde, puis, atteints par la grâce, ils sont venus mettre au service de l'éducation des enfants tout l'acquis de leur première existence.

Or, il est rare de rencontrer en même temps un tel ensemble

(1) Cf. *Vie de Jacqueline Pascal*, par V. COUSIN.

(2) On sait cette fière réponse qu'elle fit dans sa lettre à Arnauld à propos du formulaire « Je sais bien qu'on dit que ce n'est pas à des filles à défendre la vérité, quoi qu'on pût dire, par une triste rencontre des temps où nous sommes, que puisque les évêques ont des courages de filles, les filles doivent avoir des courages d'évêques. Mais si ce n'est pas à nous à défendre la vérité, c'est à nous à mourir pour elle. »

d'hommes de cette valeur, et une semblable épidémie de conversion qui les jette dans la pénitence. C'est l'influence de Saint-Cyran qui, au milieu de ce siècle si essentiellement mondain, a attiré tous ces hommes, mais les Saint-Cyran sont rares.

Et, si l'on pouvait réunir un groupe d'hommes ayant le même talent que les maîtres de Port-Royal, comment leur donner ce dévouement, ce désintéressement surtout qui fit la force de leur enseignement, qui était une des conditions essentielles de leur méthode : se résigner à produire « du solide et non du brillant » ? Ils avaient renoncé à tout et même, vertu plus difficile, à tirer des fruits de leur sacrifice. Ils avaient *renoncé* à ce que l'on admire leur *renoncement*, et c'est là le plus difficile à faire peut-être, surtout en un siècle de publicité à outrance comme le nôtre, où la moindre petite bonne action se tire le lendemain matin à des milliers d'exemplaires.

Lorsqu'ils s'occupaient des enfants, ce n'était ni par métier, ni même par devoir, dans le sens ordinaire du mot tout au moins ; c'était parce que, les yeux fixés sur leur Dieu, ils se sentaient responsables devant lui des âmes qui leur étaient confiées.

Il n'y a peut-être nul endroit de l'histoire où cet effacement des hommes devant Dieu ait été plus complet qu'à Port-Royal.

Alors que les Jésuites cherchaient à produire de brillants étudiants qui couvrissent d'honneur leurs maîtres et leurs établissements, au sein de la persécution incessante, les Jansénistes ont voulu former des disciples de Christ.

Ce qui fait leur gloire, fait aussi leur faiblesse, au point de vue pratique (1). Ce corps enseignant n'était qu'une brillante exception condamnée à ne pas durer, et surtout à ne pas s'étendre.

Nous pouvons donc admirer sans réserve les maîtres de Port-Royal, les aimer comme des échos de ce qu'il y a de meilleur en nous-mêmes, leur prendre ce qu'ils ont cristallisé de bon dans leurs livres, mais bien nous dire qu'au point de

(1) On pourrait objecter que Port-Royal aurait pu former des maîtres : 1° ils n'auraient pas eu forcément pour cela le talent de leurs prédécesseurs ; 2° ils n'auraient pas eu la profonde connaissance du monde ; 3° ils auraient certainement dégénéré en sectaires étroits en exagérant les plus mauvais côtés du Jansénisme. C'est d'ailleurs ce qui est arrivé au XVIII^e siècle.

vue pédagogique il est impossible de les donner en exemple absolu : ils étaient, par leur nature, par les circonstances de leurs vies, trop « hors la règle », trop « exceptionnels ».

Nous allons voir qu'il n'en fut pas de même de leurs méthodes.

CHAPITRE III

LES MÉTHODES DES ÉCOLES DE PORT-ROYAL

I. Recherches sur l'origine de ces méthodes. — II. But pédagogique — III. Méthode d'instruction. — IV. Méthodes d'éducation. — V. Conclusion sur ces méthodes.

I. — RECHERCHES SUR L'ORIGINE DE CES MÉTHODES

Malgré le peu d'années qu'ont vécu les Petites Ecoles, elles ont jeté le plus vif éclat dans l'histoire de la pédagogie. C'est surtout parce que leurs maîtres, pleins d'esprit « moderne », transformèrent les méthodes d'éducation de leur temps. Ils les arrachèrent courageusement à la routine et les lancèrent dans une voie nouvelle par tant de côtés, qu'à l'heure présente, l'effort qu'ils ont fait porte encore des fruits.

Une question des plus intéressantes serait de rechercher les origines de cette pédagogie, de déterminer autant qu'il est possible de quels éléments ces hommes se sont servis pour construire leur système. Malheureusement les documents sont des plus rares, à peine quelques pages de Coustel nous guident dans ce travail, qui d'ailleurs, à notre connaissance, n'a jamais été entrepris.

Il faut surtout raisonner par analogie et cette méthode d'investigation, sans donner la certitude, offre de sérieux dangers d'erreur.

Nous serons donc courts et prudents dans cette recherche, nous bornant plus à signaler les analogies, à comparer les systèmes, qu'à tirer des conclusions qui risqueraient d'être trop hâtives.

Influence des Bénédictins. — La première influence nettement marquée, la seule peut-être qui le soit, c'est celle de l'ordre des Bénédictins.

Il faut se souvenir tout d'abord que la réforme de Port-Royal,

entreprise par la mère Angélique, est un retour aux principes de Saint-Benoît.

Donc nous pouvons affirmer, sans trop nous aventurer, que l'esprit de Port-Royal contenait une dose assez forte d'admiration, et même d'imitation, à l'égard de cet ordre.

L'admiration fut assez forte pour entraîner la réforme de tout le monastère. N'est-ce pas en voyant vivre la mère Angélique, qui suivait avec tant d'austérité la règle de Saint-Benoît, que peu à peu les sœurs, même celles qui au premier abord avaient résisté au souffle réformateur, devinrent toutes remarquables par leur renoncement ? On se rappelle aussi que c'est la discipline de Cluny, qui fut adoptée (1) par les solitaires lorsqu'ils vinrent s'installer au monastère des Champs.

Lorsqu'on lit les austérités incroyables auxquelles se livraient les solitaires, leurs efforts contre nature pour vaincre les affections les plus légitimes, on se croit reporté aux temps du fondateur de l'ordre, ou de son premier réformateur.

L'admiration et l'imitation se portèrent aussi dans le domaine de la pédagogie.

L'ordre de Saint-Benoît avait joué un très grand rôle comme éducateur. Dès son fondateur, Benoît de Nursie, l'ordre avait accepté cette tâche (2).

« Les personnes de Rome qui étoient les plus considérables par leur naissance et les plus recommandables par leur piété, désirant s'acquitter de l'obligation de bien élever leurs enfants, les amenaient à saint Benoît pour être élevés dans la crainte de Dieu... Depuis ce temps, les disciples qui persévéroient dans sa sainte manière de vivre, s'étant acquis une haute réputation dans le monde, les parents qui étoient *touchés d'un sincère désir de faire leur salut* (3) faisoient leur possible pour trouver quelque-une de ces maisons pour les y faire élever chrétiennement... il étoit difficile que les enfants même des Rois ou des Princes fussent élevés avec plus de soin dans leur palais, *que les moindres enfants l'estoient dans cette sainte maison*...

« Comme ces bons religieux avoient quitté le monde pour ne

(1) Et même aggravée dans sa sévérité.

(2) Citations tirées de Cousstel.

(3) Nous soulignons les passages où les idées présentent le plus d'analogies avec celles des Jansénistes.

Lorsque le père de Du Fossé se convertit, il lui marqua deux choses essentielles : l'une qui regardait l'acquisition légitime de son bien, et l'autre qui regardait l'éducation de ses enfants. (Du Fossé, *Mémoires*, p. 24.)

vaquer plus qu'à leur salut, ils *étoient bien éloignés de se charger indifféremment de toutes sortes d'enfans* (1) ».

Coustel montre le principe d'après lequel on choisissait, et c'est exactement le même qui guidait les Jansénistes : il ne fallait pas que les parents eussent en vue les biens de ce monde, mais seulement « *de les faire élever dans la crainte et le service de Dieu* » (2).

« Un religieux, vénérable par son âge et recommandable par sa sagesse, sa piété et sa suffisance (3), avoit le soin et l'inspection générale sur tous les enfans, tant pour ce qui regarde le spirituel que pour les belles-lettres.

« Celui-ci avoit sous luy plusieurs autres religieux particuliers, à chacun desquels il donnoit la conduite de deux ou trois enfans tout au plus (4).

« Ces bons religieux mettoient leur piété à veiller incessamment sur ces enfans... même s'ils avoient besoin de sortir la nuit de la chambre... ils se levoient pour les accompagner sans jamais les laisser seuls » (5).

L'auteur montre ensuite que dans les belles-lettres le latin était fort en honneur et il ajoute, ce qui est vrai, que la plupart des hommes savants et instruits du Moyen-Age sont sortis des abbayes bénédictines.

On pourrait dire que Coustel fabrique des appuis à ses théories pédagogiques, et, voulant trouver ses idées chez les Bénédictins, les leur prête. Mais il semble que l'auteur ait prévu l'objection et il n'avance rien qu'il n'appuie de références sérieuses.

Donc on peut dire que la pédagogie de Port-Royal, dans plusieurs des points où elle est la plus excellente, a simplement modernisé les idées des Bénédictins. Ses théories les plus novatrices à première vue étaient des retours aux vieilles règles monastiques, et cela n'a rien d'étonnant quand on pense combien les Jansénistes étaient nourris de toute la littérature de ce sujet.

(1) Cf. Saint-Cyran, qui s'est toujours réservé le choix des enfans qu'il désirait instruire.

(2) Cf. le Règlement de J. Pascal : « Que les parents les donnent indifféremment pour être de Dieu ou du monde ».

(3) Sa bonne préparation intellectuelle et morale.

(4) Cf. Saint-Cyran, fixant le maximum à six élèves par maître.

(5) C'est aussi un des grands principes des Jansénistes : « ne jamais laisser l'enfant sans surveillance ».

Influence des Hiéronimites ou Frères de la Vie commune. — Une autre influence qui s'est fait sentir dans la pédagogie de Port-Royal, c'est celle des Frères de la Vie commune. Cette communauté fut fondée par Gerhard Groote (1340-1384) à Deventer, pour donner une bonne éducation chrétienne aux enfants pauvres. Les élèves payaient leur écolage en transcrivant des manuscrits qui se payaient alors au poids de l'or.

Très rapidement, ces écoles s'étaient répandues en Flandre et en Allemagne. Plusieurs hommes illustres en étaient sortis : le grand mystique Thomas A Kempis, et plus tard Erasme ; c'est sur l'une de ces écoles, celle de Liège, que Jean Sturm prit modèle pour créer son Université de Strasbourg.

Par Louvain, Jansénius certainement, et Saint-Cyran très probablement, ont connu ce remarquable effort pédagogique.

Influence de la théologie janséniste. — Les idées théologiques de Saint-Cyran et de ses disciples entrent aussi pour une grande part dans leurs théories sur l'éducation. C'est le plus sombre augustinisme qu'il soit permis de supposer. Pour Saint-Cyran, il croit pouvoir appliquer à l'éducation ce qu'il dit du soin des âmes en général, que par quelques côtés elle est « tragique », que c'est une tempête de l'esprit. En effet, sa doctrine de l'enfant explique bien ces termes. Pour lui l'enfant est damné dès le ventre de sa mère (1). Et, quand il vient au monde, il est déjà un condamné à la mort éternelle. Le baptême intervient alors, il régénère l'enfant en introduisant en lui Jésus-Christ. Mais le diable rôde autour du petit être, comme un furieux dépossédé de ce qui lui appartient, et l'enfant n'a pas encore la force de résister au rusé tentateur. Sa chute est donc certaine ; le diable profite des moindres « fentes » (2) pour pénétrer dans la place, à moins qu'un maître chrétien ne soit là, à chaque instant, pour repousser les assauts de l'ennemi, pour fortifier la place et réparer les brèches. On conçoit qu'avec une pareille notion, l'éducation soit un drame, toujours sérieux, souvent tragique, et que, dans le sourire de Saint-Cyran, penché sur les bébés dont il payait le linge et les nourrices, il y ait de la tristesse et de l'angoisse. Voilà, pense-t-il, la matière première ; suivant l'éducation de

(1) M. Le Maistre lui demanda ce qu'il croyait de l'état des enfants. M. de Saint-Cyran répondit « qu'il était hors de doute que le diable possédait l'âme d'un petit enfant dès le ventre de sa mère ». (*Mémoires* de FONTAINE.)

(2) Rimulus. Cf. FONTAINE, *op. cit.*, t. II, p. 88.

cette nature viciée, on fera un ange ou un démon. On comprend toute une partie des théories des solitaires sur l'éducation quand on a bien saisi cette tristesse et cette angoisse.

Influence des Jésuites. — C'est, s'il est ainsi permis de s'exprimer, une influence toute négative. Les Jansénistes ne furent pas seulement en théologie des adversaires acharnés des Jésuites, ils furent aussi en pédagogie exactement le contraire de leurs rivaux, sur tous les points. Ce serait bien mal les juger, que de penser qu'il n'en est ainsi que par esprit de contradiction, qu'étant en lutte avec les Jésuites, ils ont pris plaisir à suivre en tout l'opposé de leurs méthodes. Non, cette contradiction procède d'une source plus profonde ; l'éducation, telle que les Jésuites la donnaient dans leurs nombreux collèges, était superficielle et surtout portait les enfants à s'éloigner du christianisme en développant leur orgueil, leur insatiable soif d'argent et de distinctions. Et c'est sans doute en observant ces faits que les Jansénistes en vinrent à penser que, pour former de bons et braves garçons et les attacher aux vérités chrétiennes, il fallait réagir en tout contre la manière de faire des Jésuites.

Autres influences. — Peut-on encore relever des traces d'autres influences ?

Il y aurait toute une étude à faire sur la manière dont les Jansénistes se servaient des saintes Ecritures et des Pères en matière d'éducation, comment ils interprétaient les passages les plus clairs. Nous n'insisterons pas sur ce point.

Il est probable que ces hommes, si préoccupés de bien élever les enfants, avaient lu tous les meilleurs ouvrages parus sur le sujet.

Pour Erasme, nous en sommes certain. C'est de lui, d'après Coustel, qu'ils ont adopté LE PRÉCEPTORAT MIXTE (1) qui fut toujours la grande règle des Petites Ecoles.

Peut-être aussi connurent-ils un autre grand pédagogue anglais, Roger Asham, qui, le premier, entra résolument dans la voie des réformes de l'enseignement. Plusieurs curieux détails

(1) Exposé d'Erasme sur l'éducation dans son livre sur le *Mariage chrétien*. Le préceptorat mixte, c'était un compromis entre le préceptorat pur, exercé au sein de la famille, et l'école. Chaque précepteur vivait dans une « maison » avec quelques élèves.

du livre que Roger Asham a écrit pour condenser ses théories (1) évoquent les idées de Port-Royal.

Descartes eut sans doute aussi une très profonde influence sur Port-Royal. Si quelques-uns des maîtres, à l'exemple de M. de Saci, souriaient quand on leur parlait des nouveautés scientifiques de Descartes (2), la plupart admiraient son vigoureux effort pour dégager la philosophie des ornières de la routine et l'orienter dans des voies nouvelles. Son discours de la méthode influa fortement sur la *Logique de Port-Royal*, surtout sur les deux chapitres qui sont en tête de l'ouvrage ; Arnauld y avoue qu'il a emprunté quelques réflexions aux livres d'un célèbre philosophe de ce siècle. Il pose, après Descartes, l'évidence de la conscience comme critérium de la vérité, et les quatre règles de Descartes, comme le meilleur moyen de se garantir de l'erreur et de trouver la vérité (3).

Influence de la forte personnalité des Jansénistes. — Même s'il se vérifiait que cette pédagogie, et cela serait tout à son honneur, a su prendre le meilleur de tous les systèmes précédents, elle n'en reste pas moins originale, car tous ses éléments ont été broyés, fondus et refondus à travers le creuset de la personnalité si remarquable des Jansénistes. C'est à travers leur amour, leur charité sans bornes pour l'enfance, c'est dans leur dévouement sans désir de récompenses, qu'ils ont fait passer

(1) *The Schole Master* (the school master), publié au t. III de ses œuvres (Asham's Works) parut après sa mort, en 1570. Roger Asham était né en 1515 ; il présente vraiment le type de l'homme instruit de l'époque. Il savait couramment le latin ; helléniste distingué, il était aussi mathématicien excellent et musicien de valeur. Rien n'égalait son éloquence. Il fut le précepteur de la reine Elisabeth et mourut en 1568. Son grand précepte était qu'il faut donner peu à peu la science aux enfants : il les comparait à un verre ; si l'on verse le liquide rapidement, presque rien ne reste dans le verre ; si on prend la peine de verser tout doucement, on peut le remplir jusqu'au bord. Sa méthode pour enseigner le latin, qu'il appelle « méthode de double translation », ressemble par bien des points à celle des maîtres de Port-Royal. Voir sa vie et des appréciations sur son œuvre dans l'édition du *Schole master*, publié par J.-E.-B. Mayer, à Londres, en 1884.

(2) Jamais, dit Fontaine, il ne voulut entrer dans ces sciences curieuses (système du monde, animaux, machines). Il souriait doucement quand on lui en parlait et témoignait plus de pitié envers ceux qui s'y arrêtaient que d'envie de s'y arrêter lui-même. *Mémoires*, t. III, p. 74.

(3) Arnauld avait à plusieurs reprises exprimé, dans ses lettres, son admiration pour Descartes. Un certain Huet attaqua le philosophe en tirant de ses livres des propositions qui n'y étaient pas et en les réfutant. Arnauld avait l'expérience de ce procédé ! Il défendit Descartes de tout son pouvoir. Cf. CADET, *op. cit.*, p. 33 et suivantes.

tous ces éléments et il en est sorti un lingot de métal pur : leurs méthodes d'éducation. Et leur système est tout de même une innovation en ce qu'ils ont groupé les traits épars pour en former un tout.

II. — BUT ET TENDANCES DE CETTE PÉDAGOGIE.

Pouvons-nous parler d'un but dans les méthodes d'éducation des Jansénistes ? Quel que soit le système auquel on se rattache, qu'on accepte la thèse de la pédagogie individualiste qui définit le but de l'éducation : le maximum de perfection possible pour chaque individu (1), ou la thèse du socialisme, qui voit dans l'éducation le moyen de mieux préparer l'individu à son rôle social, on est obligé de reconnaître que les « solitaires » n'ont pas eu un but pédagogique. Ils envisagent bien comme une conséquence de l'éducation de rendre l'élève plus apte à servir l'Etat, ou de l'instruction de pousser l'esprit jusqu'au plus haut point où il est capable d'atteindre (2), en réalité leur but est tout autre. S'ils ont fourni à la société contemporaine des hommes cultivés et d'un rendement social considérable, ce n'est que le corollaire de leurs efforts. Leur vrai but, le seul qu'ils reconnaissent pour légitime, c'est de former des chrétiens. Nous pourrions citer de nombreux documents à l'appui de cette affirmation ; bornons-nous à mentionner les principaux.

Si Saint-Cyran s'occupait des enfants, « il n'avait pour but principal que de conserver, dans les enfants, Jésus-Christ qui habite en eux après qu'ils lui ont été consacrés par le baptême » (3).

Ce que l'on recherchait surtout, c'était de leur inspirer une haine salutaire du péché, l'amour des biens éternels, l'instruction ne servant qu'à « éclairer tellement leur esprit qu'ils puissent, par les maximes générales de l'Evangile, avoir assez de discernement du mal pour le fuir » (4).

(1) Cf. Jules DUBOIS, *Le problème pédagogique*, p. 296.

(2) NICOLE, *De l'éducation d'un prince*, Introduction.

(3) FONTAINE, *Mémoires*, cite une lettre de M. de Sainte-Marthe à M. Chamillard.

(4) *Id.*

Les maîtres, ces hommes austères et savants, condescendaient à « devenir enfants pour gagner leurs élèves à Jésus-Christ... et tout leur intérêt était de les conserver dans l'innocence du baptême » (1).

L'instruction y fut donc toujours la servante de l'éducation ; et par éducation à Port-Royal, nous venons de voir ce qu'il fallait entendre : une formation de tout l'être pour que tout en lui puisse résister victorieusement aux assauts du péché.

Tant que les élèves étaient dans les écoles, les maîtres les protégeaient contre le mal, et, pendant cette accalmie, ils les armaient pour qu'à leur sortie de cet asile où on les avait préservés, ils ne succombassent pas aux chocs qui les attendaient (2).

L'instruction n'était donc pas un vain savoir ; elle avait sa place bien marquée, nettement délimitée. On ne lui demandait qu'un résultat : non de mieux préparer les enfants aux charges et dignités qu'ils auraient plus tard à remplir, ceci n'est que secondaire, mais de leur apprendre le bien et le mal, de les dresser à choisir de préférence toujours le bien, afin qu'ils ne se laissent pas séduire par de faux raisonnements dans le maniement desquels *le diable est passé maître*, et qu'ils soient capables de défendre les vérités de foi.

On les fortifiait contre les maximes du monde, nous dit Fontaine. On leur apprenait que les chrétiens devaient user du monde comme n'en usant pas, et que, pour le vaincre, il fallait n'aimer ni ses richesses, ni ses grandeurs, ni ses plaisirs (3).

En effet, si Dieu nous donne cette vie présente, « ce n'est que comme un moyen pour gagner le ciel où nous devons toujours tendre comme à notre véritable patrie » (4).

L'instruction n'est pas le but, elle est le moyen, car « on sert peu aux enfans avec qui l'on se trouve engagé, si l'on ne travaille à les rendre également vertueux et sçavants. L'un et l'autre est nécessaire à leur véritable bien *qui est leur salut* » (5),

(1) Lettre de M. de Sainte-Marthe à M. Chamillard.

(2) Au point de vue spécial des « écoles de mission » dont nous aurons bientôt à nous occuper, on comprend combien cette pédagogie nous a intéressé. Nous aussi, sur nos stations missionnaires, nous voulons surtout former des chrétiens et nous les protégeons dans nos internats contre eux-mêmes, tout en leur apprenant à résister aux tentations qu'ils rencontreront à leur retour au village païen.

(3) FONTAINE, *Mémoires*.

(4) COUSTEL, *op. cit.*, t. 1, 252.

(5) C'est nous qui soulignons.

car on ne sçait où l'on va, quand on marche dans les ténèbres; mais en vain aussi on sçait ce qu'on doit faire si on ne le fait pas. Il faut donc toujours tâcher de joindre ensemble la piété et la science, quoyque la piété ne s'apprenne pas néanmoins comme la science... comme l'on ne sçauroit aimer la vertu, si on ne la connoist, tout le fruit de l'éducation consiste à en faire connoistre aux enfants la beauté et à la leur rendre aimable à proportion qu'ils la connoistront et l'aimeront » (1).

Or voici, d'après Coustel, le programme de la morale qu'on doit apprendre aux enfants.

- I. — L'amour de Dieu.
- II. — L'amour de soy-mesme et du prochain.
- III. — La sagesse et la piété.
- IV. — La modestie.
- V. — La douceur et l'affabilité.
- VI. — L'obéissance.
- VII. — La pudeur.
- VIII. — La pureté.
- IX. — La persévérance dans le bien.

L'instruction intervient donc pour faire pénétrer mieux dans l'esprit des enfants ces qualités dont l'ensemble forme la bonne éducation.

On comprend maintenant pourquoi il arrivait que les maîtres renvoyaient des élèves trop bien doués, de peur que, s'enflant d'orgueil par la science qu'ils acquerraient, « ils ne s'éloignassent des vertus et de Dieu. »

Les tendances de cette pédagogie. — Nous avons dit que le caractère principal de l'éducation à Port-Royal, c'est d'être strictement une éducation religieuse et morale : c'est-à-dire que tout y concourt au développement de la personnalité morale.

Grâce à Descartes, qui influa beaucoup sur la pédagogie, une tendance philosophique très marquée peut être relevée.

« Tout concourt au développement du jugement. Il n'y a pas opposition de la raison au sentiment, mais union des deux et le jugement n'est pas considéré comme une faculté purement intellectuelle » (2).

Il faut encore signaler une tendance moderne et novatrice, qui n'hésite pas à réformer les plus enracinées des

(1) COUSTEL, *op. cit.*, t. I, p. 290.

(2) JULES DUBOIS, *Le problème pédagogique*, p. 67.

habitudes de l'époque. Et enfin, si ce ne fut pas une pédagogie populaire, elle fut tout au moins « non-aristocratique » (1) ; que les maîtres aient à s'occuper d'un prince ou d'un « petit menuisier », l'instruction est exactement la même pour les deux.

III. — LES MÉTHODES D'INSTRUCTION

C'est là surtout que Port-Royal fut novateur. Quoique l'instruction n'y fût que la servante, parfois très rabaissée, de l'éducation, peu d'écoles se sont autant préoccupées de donner une bonne instruction aux enfants. Toutes les réformes y procèdent d'un même esprit ; l'AMOUR DES ENFANTS. Dans toutes les branches de l'instruction, on cherche à simplifier pour ne pas les fatiguer ni les « ennuyer » (2).

Rôle de la mémoire. — On compte beaucoup sur la mémoire, et les enfants doivent l'exercer par des travaux appropriés, mais on ne compte pas exclusivement sur elle. On demande aux maîtres d'observer leurs élèves ; et, si la mémoire manque à quelqu'un d'entre eux, ou s'il l'a particulièrement rebelle, il faut suppléer à ce défaut en lui apprenant à se servir davantage du raisonnement ou de l'imagination. « L'instruction, dit Nicole, ne donne ni la mémoire, ni l'imagination, ni l'intelligence ; mais elle cultive toutes ces parties en les fortifiant l'une par l'autre. On aide le jugement par la mémoire et l'on soulage la mémoire par l'imagination. Lorsque quelques-unes de ces parties manquent, il faut y suppléer par les autres. Ainsi l'adresse d'un maître est d'appliquer ceux qu'il instruit aux choses où ils ont plus de disposition naturelle » (3).

« Pour ce qu'on apprend par cœur, il faut que le maître choisisse avec soin des passages qui soient excellents. Ce que l'on sait par cœur forme l'esprit et le style. Si l'on apprend sans discernement, lorsque l'on veut s'exprimer, les choses apprises par cœur sont comme les moules que les pensées prennent. Aussi, certaines personnes, mal instruites, quoique ayant l'esprit bon, s'expriment toujours d'une façon gothique et scholastique » (4).

(1) JULES DUBOIS, *op. cit.*, p. 70.

(2) Le mot est d'Arnauld.

(3) NICOLE, *Traité de l'éducation d'un prince*.

(4) *Ibid.*

De ce principe : ne faire apprendre par cœur aux enfants que le strict nécessaire et que des choses excellentes, c'est-à-dire immédiatement utiles, — résultent bien des simplifications heureuses dans leurs méthodes.

Dès le B, A, Ba, cette critique avisée s'exerce ; pourquoi enseigner aux enfants les noms de consonnes qui n'ont aucun rapport avec la vraie prononciation de ces lettres. On dit *el*, pour la lettre *l*, puis on fait lire, et jamais cette lettre ne se rencontre avec une telle prononciation. Que de temps perdu ! Pascal inventa une méthode, que plus tard Arnauld a exposée scientifiquement dans sa *grammaire générale*. On voit, par une lettre de sa sœur, que bientôt cette méthode fut adoptée dans les écoles de Port-Royal, et les sœurs chargèrent Jacqueline Pascal de demander quelques éclaircissements à son frère (1). Nous n'avons pas la réponse de Pascal.

Quels livres donner aux enfants comme exercice ? Ordinairement on se servait d'ouvrages latins ; les maîtres de Port-Royal estiment, au contraire, qu'il est bien plus naturel de leur donner à lire du français, car l'enfant s'y reconnaît bien plus facilement, et il a la joie de retrouver, dans la représentation graphique qu'il vient de déchiffrer, un objet qui lui est familier.

Dès que l'enfant sait un peu lire, on lui enseigne à bien lire, à prononcer les mots avec leurs inflexions, et à bien s'arrêter aux signes de ponctuation.

(1) Voici cette lettre curieuse, datée du 26 octobre 1655, du monastère de Port-Royal des Champs :

« MON TRÈS CHER FRÈRE,

« Nos mères m'ont commandé de vous écrire afin que vous me
« mandiez bien toutes les circonstances de votre méthode pour
« apprendre à lire par le *be*, *ce*, *de*, etc., où il ne faut pas que les
« enfants sachent le nom des lettres. Car je vois bien comme on peut
« leur apprendre par exemple *Jésus* en leur faisant dire *je*, *e* : *je* ; *ze*,
« *u*, *zu* ; mais je ne vois pas comme on peut leur faire comprendre
« facilement que les lettres finissantes ne doivent pas ajouter *d'e* ;
« car naturellement, suivant cette méthode, ils diront *Je*, *su*, *se*,
« sinon qu'on leur apprenne qu'il ne faut prononcer *l'e* à la fin des
« mots que lorsqu'il y est effectivement... (suit une autre objection sur
« les lettres doubles *ou*, *eu*, etc.)... Je n'en ai pas d'autres (objections)
« dans l'esprit ; mais je crois que vous les aurez prévues...

« SŒUR SAINTE-EUPHÉMIE,

« religieuse indigne. »

Cette collaboration d'un tel frère et d'une telle sœur pour que les petits enfants aient quelques ennuis de moins, n'est-ce pas admirable ?

« Il faut, dit Coustel, les faire lire lentement jusqu'à ce que l'usage et l'accoutumance leur aient fait acquérir la facilité de lire plus vite et sans se méprendre... il faut faire prononcer chaque mot bien distinctement... sans bégayer... il faut les accoutumer à faire voir en haussant et en baissant la voix quelquefois, qu'ils entendent le sens de ce qu'ils lisent... » (1). Il vaut mieux se servir des ouvrages en français que de ceux qui sont en latin... » (2). « En effet, c'est une règle générale qu'il faut toujours autant qu'on peut faciliter toutes choses aux enfants » (3).

Pour l'écriture, sans trop insister sur la calligraphie, on exigeait que chaque enfant écrivit avec des lettres bien formées et on leur donnait des transparents jusqu'à ce qu'ils aient bien acquis l'accoutumance (4).

Dès que l'enfant savait lire et passablement écrire, on le mettait au latin. Là encore, que de changements dans les méthodes ! Au lieu de l'énorme *Despantière* ennuyeux et indigeste, dont tous les écoliers du temps se servaient, on donnait aux enfants des Petites Ecoles une grammaire très abrégée et rédigée en français. Lancelot ne veut pas qu'on néglige la grammaire ; si les enfants ne savent pas les règles, ils sont obligés de revoir cent fois les mêmes choses (5).

Le but de l'enseignement du latin était de faire connaître les auteurs aux enfants. On ne voulait pas qu'ils pussent sortir des écoles sans avoir lu les principaux ouvrages des anciens.

On voit, d'après le règlement d'études rédigé par Arnauld à la demande d'un professeur de l'Université, qu'il est possible d'y parvenir en répartissant bien les auteurs à lire, de la sixième à la rhétorique.

On ne commençait pas par le thème, qui était le principal exercice à cette époque, mais par la version. Et, comme les maîtres pensaient qu'il faut faciliter l'étude de cette langue le plus possible, ils faisaient tout d'abord lire à l'élève une bonne traduction de l'auteur latin. Puis, lorsque l'enfant s'était bien rendu compte des pensées et de leur enchaînement, on lui donnait le texte latin où il prenait plaisir à retrouver ce qu'il avait lu en français.

(1) COUSTEL, t. II, p. 20 et suivantes.

(2) GUYOT, préface de son livre *Quelques billets de Cicéron à ses amis*.

(3) COUSTEL, *op. cit.*, *id.*

(4) COUSTEL, *op. cit.*, t. II, p. 23.

(5) LANCELOT, *Lettre sur l'éduc. du prince de Conti*, et NICOLE, *De l'éduc. d'un prince*.

On expliquait un auteur en classe, mais aussi chaque enfant avait à lire un ouvrage par lui-même, et, toutes les semaines, le maître lui en demandait compte.

Une idée absolument nouvelle, qu'ont eue les pédagogues de Port-Royal, c'est qu'il faut enseigner aux enfants à bien parler français. Dans les collèges de cette époque, tout se faisait en latin. Chez eux, au contraire, outre la version et l'explication dont le but est d'apprendre à rendre en bon français, on donnait aux élèves des narrations, des compositions françaises, estimant qu'il est honteux « pour les enfants qui étudient, de ne pas entendre la langue dans laquelle ils sont élevés ».

Un exercice très en faveur à cette époque, c'était la versification latine. Là, les élèves brillants pouvaient se révéler, d'où la grande vogue des vers. A Port-Royal, au contraire, on les a en « médiocre estime ».

« Il me semble, dit Guyot, qu'il suffit d'avoir montré en troisième à les mesurer, à les retourner et à les rassembler : il faut suivre, pour le reste, le génie des écoliers » (1). Un exercice de versification qui leur semble préférable, consiste à donner un sujet à toute la classe, puis à composer la pièce de vers à haute voix. Chacun dit son mot, une épithète part d'un côté, une meilleure vient d'un autre. Ainsi, sans se mettre l'esprit à la torture, les élèves profitent de ce qu'il y a de bon dans ce genre d'exercice (2).

On habitue aussi les enfants à collectionner dans un recueil les plus belles pensées ou maximes qu'il a relevées au cours de ses lectures et à se former ainsi des collections d'extraits auxquelles il aura plaisir à revenir (3).

Comme on voulait surtout former leur jugement, on leur permettait de toujours demander des explications sur ce qu'ils n'entendaient pas bien. On les poussait même à le faire en toute liberté, pourvu que ce fût avec ordre.

Pour le grec, on devait user des mêmes méthodes ; nous n'avons pas de documents sur la manière dont on l'enseignait à Port-Royal, mais il est probable qu'on s'y prenait comme pour le latin. Nous savons, en tout cas, avec certitude que les

(1) GUYOT, *op. cit.*

(2) DU FOSSÉ, *Mémoires*, p. 93.

(3) Louis Racine nous a conservé le Recueil de son père ; on voit par là combien d'ouvrages les élèves lisaient et particulièrement, combien de livres grecs avait lus Racine.

élèves des Petites Ecoles étaient réputés pour leur bonne connaissance du grec (1). Une des insultes dont se servaient leurs ennemis, c'était de les traiter de « secte des hellénistes de Port-Royal ».

Le fond de l'instruction était donc la lecture et l'explication des auteurs. On y joignait aussi la géographie, l'histoire, que les enfants apprenaient surtout par des jeux de cartes sur lesquelles étaient inscrits les noms des grands hommes ou des pays. Les élèves arrivaient ainsi, par la mémoire des yeux, à connaître beaucoup de choses, et les leçons, où ils retrouvaient ce qu'ils avaient appris dans leurs jeux, étaient un plaisir pour eux.

Les mathématiques et même le dessin étaient aussi enseignés.

On voit que cette instruction était aussi étendue que possible ; qu'elle portait bien, suivant le mot de Nicole, l'esprit jusqu'au plus haut point où il était capable d'atteindre.

IV. — LES MÉTHODES D'ÉDUCATION.

C'est surtout pour ce qui est de l'éducation que Port-Royal nous semble peut-être le plus remarquable. Non que tout y soit parfait ; l'initiative de l'enfant n'est peut-être pas assez mise en jeu, et le sentiment de la responsabilité n'est pas assez éduqué chez les élèves ; mais cependant c'est un type excellent d'éducation, dans lequel nous pouvons puiser bien des enseignements.

Sa grande règle en était la surveillance incessante des enfants. Elle résultait de la conception même que les maîtres se faisaient de l'enfance. Cet être damné, dans lequel le baptême a déposé la pureté en équilibre instable, que le diable cherche sans cesse à ressaisir, a besoin d'avoir toujours le maître comme un tuteur auprès de sa faiblesse.

Une telle surveillance n'est pas possible dans les vastes internats. Port-Royal posera le grand principe des Petites Ecoles :

La famille ne serait-elle pas un milieu encore préférable ? Non, car les parents, tout préoccupés des biens de ce monde, non seulement donnent à leurs enfants un exemple fâcheux, mais encore risquent de ne pouvoir assez veiller sur eux. Il arrive souvent aussi que la mère est trop faible, qu'elle ne sait

pas réprimer les fautes de l'enfant, et que, par voie de conséquence, elle lui fait plus de mal par sa faiblesse que si elle lui donnait des conseils pernicieux (1).

La meilleure manière, c'est donc d'installer quelques enfants dans une maison, sous la surveillance d'un maître capable et d'une piété éprouvée.

Que de précautions pour que les enfants n'échappent pas un instant à la surveillance : on est inquiet, on se défie ; les maîtres, les religieuses, semblent toujours voir le diable à côté de chaque enfant. Si un enfant parle tout bas, on le condamne à répéter tout haut ce qu'il vient de dire ; si une grande veut aider une plus petite à faire son lit, la sœur s'arrange à ne pas les perdre du regard. Que quelques garçons jouent et courent ensemble, on trace des limites pour qu'ils ne sortent pas d'un certain espace où les yeux du maître peuvent toujours les atteindre. (2).

Les lits sont peu nombreux dans chaque chambre et placés de telle sorte que le maître puisse tous les voir (3).

Lorsqu'une sœur est en prière, il faut qu'une autre ne perde pas de vue les enfants ou, si elle est seule, « il ne faut pas qu'elle fasse difficulté de jeter les yeux sur eux » (4).

Ce n'est pas seulement pour les préserver du mal que cette surveillance inquiète est nécessaire, c'est aussi pour mieux connaître les enfants. On ne juge bien de leur caractère, et on ne peut en conséquence bien lutter contre leurs défauts, qu'à force de les observer.

« Rien ne sert tant que l'assiduité pour bien connaître l'humeur, l'esprit et le génie des enfants ; car ils peuvent bien se cacher pour quelques heures, mais il leur est impossible d'user de dissimulation continuelle. Ainsi l'on est plus en état de remédier à leurs mauvaises inclinations en voyant de quelle source elles naissent » (5).

Cette vigilance est nécessaire pour empêcher les enfants de tomber dans les fautes où les porteraient leurs inclinations, mais aussi pour aider « à ceux qui sont courbés, à qui il (le maître) doit donner la main pour tâcher de les relever » (6).

Le maître est responsable devant Dieu des âmes qui lui sont

(1) Voir dans Coustel tous les premiers chapitres.

(2) FONTAINE, *Mémoires*.

(3) *Ibid.*

(4) Règlement de Jacqueline Pascal.

(5) COUSTEL, *op. cit.*, t. I, p. 155.

(6) COUSTEL, *op. cit.*, t. II, p. 161.

confiées ; il doit donc, non seulement les préserver du mal, éloigner d'eux tout ce qui pourrait les blesser : mauvais livres, domestiques grossiers, etc., mais encore être toujours lui-même un exemple ; les enfants sont si prompts à observer les grandes personnes et à les imiter, qu'il ne faut jamais qu'ils puissent agir mal en imitant leur maître. Il faut donc qu'il soit toujours sur ses gardes, comme entouré d'espions « en pays ennemi » (1).

Maintenant, il faut remarquer à l'honneur de Port-Royal que ses maîtres ont accompli un prodige : ils ont su allier cette surveillance incessante avec un très grand respect de la liberté. Ils savaient diriger sans contraindre, veiller sans espionner, reprendre sans abaisser. Jamais on n'exerçait la moindre pression sur les enfants (2). On ne les pressait pas de se faire chrétiens, mais on tâchait qu'ils le désirassent ; on ne les obligeait jamais à lire un livre édifiant sans qu'ils le demandassent d'eux-mêmes, mais on travaillait à le leur faire demander. Nous voyons aussi avec une certaine surprise que l'on attendait, pour plusieurs offices religieux, que les enfants demandassent eux-mêmes à y assister pour les y conduire.

Tout se faisait par l'influence et non par l'autorité.

Ce respect infini de la liberté procédait d'un principe général : le respect des élèves. C'était déjà aux yeux de leurs maîtres, et en y mettant le sens que Port-Royal attachait à ce mot, « des petits Messieurs ». Tout était organisé pour leur apprendre le respect d'eux-mêmes, et les maîtres donnaient les premiers l'exemple en respectant les élèves.

Point ou très peu de châtimens corporels, qui sont humiliants. Point de réprimandes incessantes qui humilient l'enfant et l'irritent ; « *parler peu, tolérer beaucoup, prier davantage* », disait Saint-Cyran.

Une autre forme du respect d'eux-mêmes qu'on leur enseignait, c'est la politesse.

Le XVIII^e siècle ne perd pas ses droits au seuil de l'austère maison et c'est un côté de l'éducation qui est fort développé.

Le maître habitue l'enfant à ne pas interrompre un camarade, à ne pas crier bruyamment. Il lui apprend à manger convena-

(1) COUSTEL. *op. cit.*, t. II, p. 158.

(2) Au point que le Règlement du monastère prescrivait de ne pas couper les cheveux aux novices, de peur qu'ayant quelque honte de rentrer dans le monde la tête rasée, elles ne se sentissent pas assez libres de revenir sur leur décision.

blement, à régler son pas, sa démarche, même son visage (1). La bonne manière de converser avec les autres fait l'objet d'un enseignement détaillé. En un mot, on veut que l'élève soit un « gentleman » ; le mot quoique anglais et moderne, résume bien l'esprit des maîtres de Port-Royal en cette matière. Les solitaires auraient souscrit certainement à cette définition de l'éducation qu'a donnée un pédagogue anglais moderne, Mathews Arnold : « Je veux que mes élèves deviennent « gentlemen et chrétiens ».

Il est un côté de l'éducation sur lequel notre temps insiste beaucoup et qui fut peut-être trop négligé à Port-Royal. Nous voulons parler de l'éducation physique. On jouait certes dans les écoles et Du Fossé nous raconte des jeux très amusants auxquels les élèves se passionnaient, mais il semble bien que l'exercice était considéré comme un enfantillage, à faire peu à peu disparaître.

Jacqueline Pascal habitait si bien ses élèves à travailler à quelque ouvrage utile pendant les récréations, que les enfants ne s'ennuyaient jamais tant que les jours de fête, entre les heures des services religieux.

Mais on peut bien supposer que tout cela est un peu théorique, et que la nature reprenait bientôt ses droits. Les élèves devaient de temps en temps se libérer des travaux réservés aux récréations et des jeux de cartes scientifiques pour courir et sauter comme il convient à leur âge.

Cette lacune n'est pas spéciale à Port-Royal ; les idées de Rabelais sur l'exercice physique n'ont fait que bien lentement leur chemin dans la pédagogie. Il faut arriver à Froebel pour voir le jeu mis à la hauteur d'une institution.

CONCLUSIONS SUR CETTE ÉDUCATION.

Malgré cette lacune, les enfants étaient bien à Port-Royal. Autant pour les filles que pour les garçons, c'était un chagrin de quitter leurs chères écoles. On sait à quelles scènes de larmes les dispersions donnèrent lieu. C'est le plus bel éloge qu'on puisse donner à ces établissements. Combien d'enfants, même à l'heure actuelle, n'ont pas cet amour de leurs écoles !

(1) Voyez COUSTEL, qui donne en détail toutes les règles à observer par un enfant bien élevé.

Par les résultats que nous connaissons, nous concluons à l'excellence de cette éducation ; des hommes qui sont sortis de Port-Royal, beaucoup ont été très remarquables. Ils n'avaient peut-être pas le brillant si recherché à cette époque, mais les qualités profondes de l'esprit et du cœur faisaient d'eux des hommes précieux.

CONCLUSION

Port-Royal n'a que peu agi dans l'histoire de la pédagogie. Le triomphe des ennemis fut complet. A peine si, par l'intermédiaire de Rollin, grand lecteur d'Arnauld, une brise affaiblie de cet esprit de Port-Royal a soufflé dans nos Universités.

A l'heure actuelle, on trouve lentement bien des solutions que nos pédagogues avaient déjà trouvées (1).

D'autre part, Port-Royal est en contradiction avec les tendances modernes sur la plupart des points. Autant on pousse les élèves aux sports, aux exercices physiques même violents, autant les solitaires négligeaient cette partie de l'éducation. On ne parle que de la notion de responsabilité qu'il faut cultiver chez les élèves ; les Port-Royalistes ne voulaient pas que les enfants échappassent un instant à leur surveillance. Sur ces points ils furent de leur temps, et on ne saurait les blâmer. Peut-être aussi oserions-nous dire que l'on va parfois un peu loin à l'heure actuelle.

Mais on peut louer sans réserve nos pédagogues, leur esprit hardiment novateur et humblement chrétien.

Qu'avons-nous essayé de montrer au cours de cette étude ? C'est que Port-Royal fut dans l'histoire de la pédagogie une des plus belles pages. Le siècle qui vient de finir a cru bien faire en dissociant l'éducation et l'instruction ; il a pensé que l'homme éclairé était en même temps un homme moral. La parole de Victor Hugo : « Ouvrir une école, c'est fermer une prison » (2), a été le mot d'ordre de toute la fin du siècle. On s'est trompé ; on s'aperçoit que les écoles ouvertes n'ont pas fer-

(1) Par exemple, pour la question du préceptorat mixte. Nous avons pu, grâce à l'obligeance de l'un de nos professeurs, visiter une Ecole où le système des « maisons » est essayé en France avec grand succès. Les Anglo-Saxons étaient allés plus vite que nous dans cette voie.

(2) On pourrait citer d'autres pages de Victor Hugo, où il contredit nettement le sens qu'a pris cette phrase dans l'esprit de nos contemporains. Voir en particulier Claude Gueux.

mé les prisons ; hélas ! pour être sincère, ne faudrait-il pas dire « au contraire » ? Jamais la criminalité n'a été si forte, jamais l'enfance coupable n'a été un problème si angoissant ! Cette génération a appris dans les écoles, non pas à mieux faire que les précédentes, mais, si j'ose employer une expression inélégante, mais qui rend bien la vérité, *elle a appris à mieux mal faire.*

Certes, nous ne voulons pas prétendre que tout fût parfait à Port-Royal ; nous savons fort bien qu'à l'heure actuelle leurs théories théologiques sont tombées en désuétude ; mais si les théories s'écroulent, les faits restent. Si l'on ne dit pas que l'enfant est damné de par la volonté de Dieu dès le ventre de sa mère, on ne peut nier que les influences héréditaires font de lui un *candidat au mal*. Et c'est pourquoi Port-Royal avait raison contre Rousseau. Il faut traiter l'enfant comme un malade affaibli qu'il s'agit de préparer à un rude combat.

Enfin le crime de notre temps est d'avoir voulu, pour mieux apprendre à jouir, supprimer Dieu de l'éducation. On a chanté sur tous les tons la morale laïque, la morale sans Dieu ; on a élevé toute une génération avec ces sornettes et maintenant les promoteurs eux-mêmes reculent devant les navrants résultats.

Nous croyons, à l'exemple des Jansénistes, que former des chrétiens est le vrai but de l'éducation et qu'un homme n'est jamais si prêt à bien vivre que lorsqu'il est prêt à mourir.

Si nous voulons sauver notre race, revenons à la théorie chrétienne de l'éducation ; n'ayons pas peur, nous protestants surtout, d'élever la voix.

Et c'est pourquoi, toute personne préoccupée des questions qui se posent à l'heure actuelle en pédagogie, ne pourra trouver que profits dans l'étude, et même, nous osons le dire, pour bien des points, dans l'imitation des pédagogues de Port-Royal, de ces hommes qui n'ont jamais oublié « *qu'une seule chose est nécessaire* ».

Vu :

Le Doyen,

E. VAUCHER.

Vu :

Le Président de la soutenance,

G. BONET-MAURY.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
BIBLIOGRAPHIE	5
PRÉFACE	9
INTRODUCTION	11

CHAPITRE I. — COUP D'ŒIL HISTORIQUE

I. Influence de Saint-Cyran	13
II. Fondation et histoire des Petites Écoles	14
III. Les Écoles de Petites filles	21

CHAPITRE II. — MAÎTRES ET PÉDAGOGUES

I. Remarques préliminaires	25
II. Le fondateur : Saint-Cyran	26
III. Le directeur spirituel : De Sacy	29
IV. Le “ Maître essentiel ” : Lancelot	32
V. Le moraliste : Nicole	34
VI. Jacqueline Pascal	37
VII. Conclusion sur ces maîtres	38

CHAPITRE III. — LES MÉTHODES

I. Recherches sur leurs origines	41
II. But de cette pédagogie, tendances et principes	47
III. Les méthodes d'instruction	50
IV. Les méthodes d'éducation	54
V. Conclusion sur ces méthodes	57
CONCLUSION	59

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE
D'IMPRESSION - -
21, RUE GANNERON
PARIS - - - - -
